L’Ami Fidèle

1921

Auteurs Maurice Dodion en Wasily Pedjko

Confrérie V Geslachten

Website: geslachten-lignages-hoegaarden.be

L'AMI FIDÈLE
EXCELSIOR

Rédactrice en chef:
Anne des Flaffes
Sans domicile
Sécrétariat: Bouganvillée
rue de la Fabrique, n° 11

XIII^me année
n° 1
Janvier 1921

Revue mensuelle. — Prix de l'abonnement: 5 frs

La bonne Année!

Sur le dos un large fagot de houx, de lierre le "Vieux", tout blanc, courbé, mais souriant s'en va, emportant les choses passées de 1920 et ne laissant aux femmes que des souvenirs. Mais ces souvenirs tristes et joyeux resteront verts et toujours frais comme le houx, ils nous resteront attachés comme le lierre.

A peine le "Vieux" a-t-il disparu derrière le monticule, éclairé par un dernier reflet rouge du dernier rayon de soleil couchant, que, en bas de la côte apparait tout riant, tout vermeil et rose, plein de santé et de vie abondante le nouveau désiré, le jeune 1921. Joyeux il porte un bouquet de gui, promesse de bonheur, il laisse écouler de sa corne d'abondance les bienfaits pour les heureux qui sont sur son passage. Et tous, jeunes et âgés, célibataires et jeunes mariés courent après ce porte-bonheur et ramassent avec empressement ces étrennes, gages de l'avenir.

Le jeune héros sourit à tout le bonheur qu'il fait germer sur son passage. Il sourit à ces boutures qui bientôt vont éclore en fleurs radieuses. Et son cœur bat rapide de joie quand il songe à toutes ces fleurs, avides du vrai bonheur, buvant longuement la rosée bienfaisante que la Providence fait descendre sur celles qui veulent fleurir dans les rayons de son soleil, qui veulent se baigner dans son abondance ou qui veulent produire des fruits pour sa gloire.

Le jeune héros, d'un geste encourageant, aide à dégager ceux

s'embrouillent momentanément dans les épines qui bordent la route. Il ramasse les gouttelettes de sang et guérit les égratignures, car il veut que, malgré tout, tous soient heureux.

Ainsi tous marchent joyeux et courageux à la suite de la femme héros qui ouvrit nouvellement la porte de l'avenir.

Que cette marche soit soutenue jusqu'à son terme! C'est le vœu le plus ardent que forme pour 1911 le "Vieux".

Deux Oiseaux.

Cette fois ce ne fut pas moi qui captai les oiseaux. Deux autres oiseleurs de passage, épris, ont réussi à prendre au filet, d'un coup vigoureux 2 oiseaux tout charmants.

Comme oiseleur-expert je dus émettre mon jugement sur les deux captifs. J'essaierai de décrire le plumage, la taille, les yeux et de là je risquerai une appréciation un peu timide, qui je n'en doute pas, reste loin au dessous de la valeur réelle, certainement aux yeux des deux chasseurs qui, regardant à travers des lunettes amoureuses voient tout en grand, tout en rose.

Dans ma volière j'ai des rouges-gorges, des fauvettes, des colombes, des pinsons sous la surveillance d'une bonne finsonne et d'un vieux coq un peu fêlé; j'ai même un oiseau sans nom qui attend avec impatience son nom de baptême. Il paraît que cet oiseau pourrait être comparé au tourneau égoïste. Je n'en crois rien.

— On voit que la collection est presque complète dans la volière. Il fallait encore une finsonne. Je crois qu'elle vient d'être captée le long du Bémer. Finsonne sans plumage éclatant, il est vrai, mais douce, bonne, simple, qui révèle un cœur battant rapide, agité par une sollicitude qui ne demande que l'occasion de manifester ce bon sentiment. — Elle trottera alègre, légère comme la finsonne-maman de nos jardins ramassant les miettes de mie.

Espérons qu'un jour la finsonne ira contenté, heureuse à travers les vicissitudes de la vie pour récolter les miettes d'amour qu'elle distribuera généreusement à ses finsonneaux et au grand finson.

Le numéro deux vient de loin, il a quelque chose d'indéfinissable. Quant à la taille dodue et à son air béat cet oiseau ressemblerait à nos bonnes oreilles des campagnes. Mais cette comparaison un peu campagnarde ne satisfait pas et offusquera l'heureux chasseur.

J'eus beau remuer mes connaissances ornithologiques je ne parvins tout d'abord à classer

cette espèce, à cause des yeux.

Mais le hasard m'aida. Un de ces jours, roulant sous une haute voûte de vieux chênes de la forêt de Compiègne, le long d'un fourré épais, j'aperçus tout à coup à travers les branchages sous le miroitement d'un filet de lumière des yeux..... deux yeux qui limpides, tout ronds, sans crainte, avec franchise et confiance me regardèrent longuement laissant lire jusqu'au plus profond des pupilles. J'y découvris un sentiment d'abandon complet à celui qui les capterait — abandon sans arrière-pensée, ne demandant en retour qu'une caresse, un regard ami, un brin d'amour — Ces yeux, que je vis là devant moi, n'appartenait pas à un oiseau. Bientôt je distinguai mieux, quand lentement, avec beaucoup de grâce, remuant son cou bien fait et élevant la douce tête pour renifler l'air frais, une belle biche sortit du fourré, me regarda de plus près, puis s'en retourna doucement dans les profondeurs de la forêt.

Qui donnera le nom à l'oiseau aux yeux de biche?

Je suis tenté d'enregistrer cette nouvelle espèce et de l'appeler: Caille-biche.

Heureux chasseur qui captera un oiseau charmant et rare que nous aimons tous.

L'Oiseleur

Nous annonçons avec plaisir les fiançailles de notre bien aimé frère M. Clément Cheyshens avec Mlle Louise Henaux de Hal. Toutes nos félicitations!

Le mariage de M. Joseph Cheyshens avec Mlle Germaine De Haes de Terschot sera célébré dans cette ville le 18 janvier. Nous présentons à ces heureux nos vœux les plus ardents de bonheur intime et d'union longue et bénie.

+ R.I.P. +

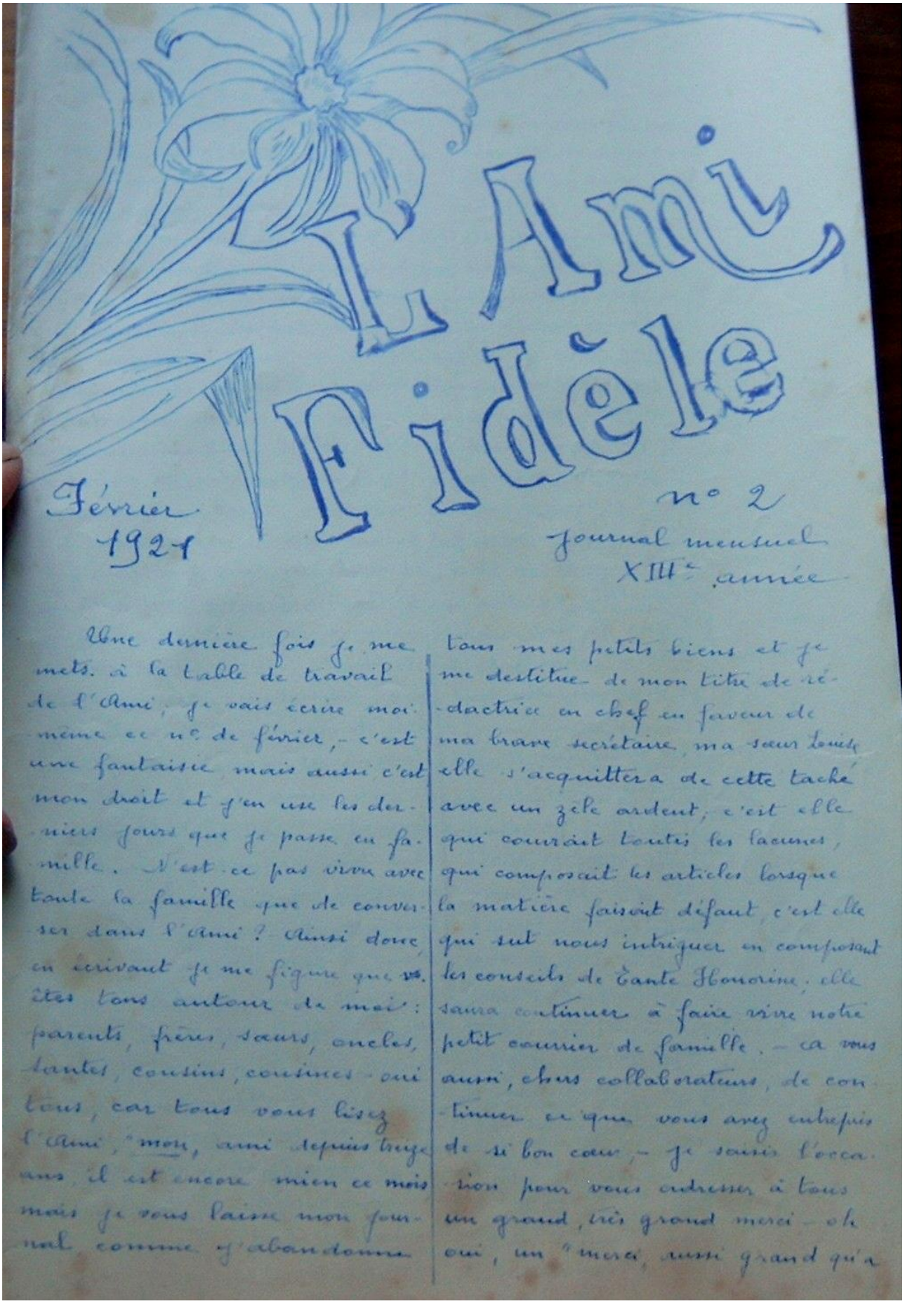
L'âme de Tante Honorine s'est doucement envolée vers des régions inconnues. L'aimable vieille s'est éteinte paisiblement telle qu'elle a vécu. Aujourd'hui que seul son souvenir nous reste il m'est doux de pouvoir vous narrer la première visite que je lui fis lorsque son anonymat me fut dévoilé.

Un après-midi de printemps j'entrais chez elle. Elle était installée dans son fauteuil près de la fenêtre; et près d'elle un bouquet de pervenches et de violettes mettait une note fraîche et joyeuse. Les timides rayons du soleil caressaient sa belle tête blanche, et sur ses genoux elle tenait un livre ouvert. — En lui serrant la main, je me suis excusée d'interrompre sa lecture, mais gentiment

elle me faisait se prendre une chaise et de m'asseoir près d'elle. Et s'informant de ses neveux et nièces, sa voix prenait une intonation à la fois grave, douce aimable. Je sentais combien elle devait les aimer tous. Puis elle se taisait, mais son regard errait au loin, sans doute son imagination était allée rejoindre ceux dont l'image restait toujours vivace à son esprit. Je me taisais également, je ne savais comment aborder le sujet qui me brûlait les lèvres. Rassemblant enfin tout mon courage je lui disais:—
"Tante Honorine, je vous félicite, vous connaissez dans la perfection l'art de dissimuler"
— Délicatement elle prenait ses lunettes entre l'index et le pouce de chaque main et les tenant à mi-hauteur des genoux aux yeux, elle me regardait d'un air étonné, interrogatif. Je continuais: — Oui, Tante, pourquoi tenir tant à cet anonymat? Un de vos buts est-il d'intriguer?"
— Alors, rêveuse, elle fermait les yeux et ses mains, tenant légèrement enserré ses lunettes, se croisaient sur ses genoux. Quelques instants elle restait silencieuse. J'attendais..... La réponse vint enfin: "Mon enfant, un petit mystère, une petite intrigue est parfois utile. Ne connaissant pas le nom de l'auteur, les lecteurs ont dû lire l'article plus attentivement afin d'analyser le style et d'y placer ce nom; les conseils, par conséquent, s'implantent plus profondément. D'ailleurs aurait on su qu'à nous deux nous ne formions qu'une seule âme dans un même corps, on aurait pu dire: «Que connaît-elle de la vie! Qu'elle se taise!»
Pour écrire ces conseils j'avais reporté mon esprit une quarantaine d'années en avant. Je dois alors compter près de 70 ans. J'ai tant invoqué cette image que cette vision me paraissait une réalité. Et parfois lorsqu'on me parlait de Tante Honorine je doutais moi-même que j'étais la moraliste, la vieille un peu trop sérieuse.

T. des Hoppes.

Avant de quitter les siens, la chère Rédactrice en chef a pu faire dans sa famille l'épreuve de garde-malade. Le petit Joseph Grohaux a été fort malade mais il est heureusement en bonne voie de guérison. Nous espérons qu'à l'aide de Dieu, il continuera à se rétablir au plus vite, et que bientôt le petit turbulant redonnera à sa maman le spectacle de ses chevauchées sur tous les meubles de la maison.



Février
1927

n° 2
Journal mensuel
XIII^e année

Une dernière fois je me mets à la table de travail de l'Ami ; je vais écrire moi-même ce n° de février, - c'est une fantaisie mais aussi c'est mon droit et j'en use les derniers jours que je passe en famille. N'est-ce pas vivre avec toute la famille que de converser dans l'Ami ? Ainsi donc, en écrivant je me figure que vs. êtes tous autour de moi : parents, frères, sœurs, oncles, tantes, cousins, cousines - oui tous, car tous vous lisez l'Ami, "mon" ami depuis trois ans, il est encore mien ce mois mais je vous laisse mon journal comme j'abandonne tous mes petits biens et je me destitue de mon titre de rédactrice en chef en faveur de ma brave secrétaire, ma sœur Louise elle s'acquittera de cette tache avec un zele ardent, c'est elle qui couvrait toutes les lacunes, qui composait les articles lorsque la matière faisait défaut, c'est elle qui sut nous intriguer en composant les conseils de Tante Honorine, elle saura continuer à faire vivre notre petit courrier de famille. - Ca vous aussi, chers collaborateurs, de continuer ce que vous avez entrepris de si bon cœur, - je saisis l'occasion pour vous adresser à tous un grand, très grand merci - oh oui, un "merci" aussi grand qu'a

été grand le plaisir que vous m'avez toujours fait en m'envoyant vos bons articles, ce plaisir durera toujours puisque bon nombre d'abonnés conservent précieusement les nos afin de les relire plus tard. Le merci, par conséquent devra aussi également longtemps qu'on pourra se procurer le même plaisir, ainsi indéfiniment ..... merci aux lecteurs abonnés, à tous ceux qui s'y intéressent.

Mais, chers amis, je ne prends pas la plume pour vous dire simplement "merci", à vrai dire en commençant je ne pensais à rien du tout ma plume erre souvent, mais parfois aussi elle court et je ne sais pas plus en commençant ce que j'écrirai que je ne sais où je finirai. Les idées sont aussi embrouillées que l'est un écheveau de fil que le chat aurait eu entre les pattes, et cependant cette dernière fois je voudrais dire tant de choses!

Je voudrais vous dire d'abord combien je vous aime tous, combien je sens quels gros liens m'attachent à toute la famille, combien par conséquent il m'est dur de vous quitter, mais en même temps je pourrais dire combien je suis heureux et combien il est bon de tout quitter pour Dieu! — Plus dure est la séparation, plus pénible le sacrifice, plus douce la consolation et plus grand le bonheur intérieur. Que ne puissions-nous aussi quitter tout ce qui est mal en nous, tout ce qui Lui déplait, tout ce qui n'est pas parfait! Puissions-nous aimer toujours davantage: Dieu, la famille, le prochain; aimer plus ces derniers tout en les ayant quitté — les aimer tous en Dieu!

Mais que vont penser tous ces jeunes tourtereaux qui prennent leur essor, qui s'envolent du nid paternel et qui bâtissent de nouveaux petits nids à eux tout composés aussi d'amour? — L'amour, l'amour, eh bien, mes amis, je trouve qu'on ne peut vivre sans amour. L'amour de Dieu est le seul qui compte, mais dans celui-là il faut comprendre celui qui, pour Lui va créant de nouveaux foyers, où l'amour de Dieu sera à nouveau enseigné et continué, celui qui pour Lui s'attache et aime tout autre bien, ainsi continuera toujours le règne du Christ. — Même ceux qui restent célibataires, ceux qui restent près de leurs parents, n'importe, ils peuvent encore aimer, — aimer le bien, aimer la plus petite action journalière qui, en l'offrant au Bon Dieu deviendra grande et méritoire. Que ne devenions-nous tous attachés au bien véritable comme le lierre l'est à son soutien!

Autre chose. Combien d'entre vous ne connaissent pas la congrégation où Elise m'a devancée, où j'entre le 1er février? Quelques uns m'ont demandé ces renseignements, les voici:

La congrégation de la Ste Famille comprend différentes branches: les missions d'abord; — les Sœurs de l'Immaculée Conception qui s'occupent

de l'enseignement, les Sœurs de St Joseph de l'orphelinat, les Sœurs de l'Espérance gardes malades, les solitaires (contemplatives), les Filles de Dieu seul, qui se mettent sous la direction de la supérieure générale et qui s'engagent à servir Dieu n'importe dans laquelle de ces branches c'est le degré le plus parfait. - La maison mère est à Bordeaux, le Bienheureux Jean Eudes fondit cette congrégation en 1820, un miracle vint affermir son origine. Bientôt la congrégation se propagea, elle compte à présent des maisons dans tous les pays, aussi bien en Afrique, Amérique et en Asie qu'en Europe. Que Dieu continue à bénir le bien qui s'y fait pour sa seule gloire!

Et maintenant, pour finir, chers lecteurs, à chacun en particulier, une bonne et cordiale poignée de main en serrant bien fort et accompagnée du petit mot "au revoir", - Au revoir, au revoir à tous, sous peu pour longtemps aumoins qu'à celui de l'au-delà.

Jean Annes des Flappes.

Jahu, (Brésil) 18 déc. 1920

Je reçois à l'instant l'Ami fidèle, où je lis: "le cousin Charles Ch. partira pour le Brésil où il va fonder N: Arthur Valvekens qui est nommé recteur je ne sais plus en quelle dans quel établissement du Brésil. - D'abord Mlle la Rédactrice est dans l'erreur, quand elle prétend que cousin Charles vient me rejoindre: il devait aller à Tiraspora pour y prendre la place que j'ai laissé vacante bien à contre cœur. Il y est attendu avec la plus grande impatience et à ce moment le "Pays de Waes", choisi de la Providence en cause bienheureuse.

Quant au second point, je vais vous expliquer la méprise: on m'a bombardé recteur du "Athenée Jahuense, à Jahu (prononcez Jahou). Jahu est une belle petite ville d'environ 30.000 habitants, située sur la rivière de ce nom, à 365 Km de Saõ Paulo, à 420 Km du port de Santos et approximativement à 12.000 Km de Waremme. Si cette distance n'effraie pas les jeunes cousines candidates à la cornette, je leur dirai que Jahu compte deux couvents: une congrégation italienne qui dessert l'hôpital et les Sœurs de St Joseph de Chambéry qui ont ici un grand pensionnat et un orphelinat .....

(Je suis obligée d'abréger, ce bon cousin recommande aussi à tous ceux qui n'auraient pas peur d'émigrer, les plantations de café, de canne à sucre, de mammona etc, il connait des emplois très lucratifs pour tous, du moment que leur gousset soit bien garni pour commencer l'entreprise;)

Je suis ici dans un véritable Eldorado. Et pourtant, je regrette du fond du cœur ma pauvre Tiraspora, perdue dans les montagnes, mais où j'ai passé 18 années paisibles, sans soucis, sans responsabilités. J'y avais assisté à la naissance du collège, à sa transformation en séminaire, à ses pauvres débuts, à ses progrès toujours croissants et où nos labeurs constants nous valurent l'entière confiance de quatre évêques et de deux grands ordres religieux qui nous confièrent leurs séminaristes et leurs futurs novices.

Cette nomination m'a apporté un autre déboire encore. J'avais l'intention de revenir en Belgique en 1921 pour y prendre un peu de repos. Cela m'est

impossible maintenant, et il faudra attendre au moins trois ans avant de revoir la patrie. Mais, puisque c'est la volonté de Dieu, ne récriminons pas et prenons patience.....

Casthin Valvekens

Les annonces de mariage deviennent aussi communes dans l'"Ami, que les entrées au couvent. Cette fois, c'est le cousin Joseph Theyskens qui nous amène une nouvelle cousine, - une cousine charmante. - La noce eut lieu le 18 janvier. La bénédiction nuptiale, la messe, célébrées par M: l'abbé Alb. Theyskens eurent lieu en l'église N. D. d'Aerschot. Le dîner qui suivit fut copieux, l'amusement général, la musique, le chant, etc. tout a contribué à réjouir la famille. - Les jeunes époux sont partis vers les pays enchanteurs: Lourdes, la côte d'Azur, Nice.

Soyez heureux, Joseph, Germaine, que la bonne Vierge de Lourdes intercède pour vous qu'elle vous mène par les sentiers abrupts de la vie comme à travers un long labyrinthe, sans vous écorcher, ni ignatigner aux ronces du chemin, mais vous montrant les belles fleurs qui s'épanouissent à foison pour qui veut les cueillir.

Jorke aux portes du paradis.

Il était vendredi soir - 9½ h. - 14 janvier. Jorke Grolaux était gravement malade, le terrible croup le tenait entre ses griffes. Tout d'un coup une crise violente secoue le petit bonhomme qui, tout droit, alla frapper à la porte de St Pierre. "Qui est là? fit ce dernier "c'est moi, Jorke Grolaux. - "C'est bien petit, mon ami! mais voici le petit Enfant Jésus qui passe et qui vient voir." - "comment, Jorke, tu grimpes bien haut, j'ai déjà remarqué comme tu excelles dans ce métier, mais, ta maman te gronde pour cela, je suis sûr que, cette fois encore, tu ne lui as pas demandé la permission, un "non" timide, "eh bien, voir comme elle pleure et me supplie de te renvoyer au plus vite, il fait si pendant bien bon ici, mais retourne, va les consoler, va réjouir tes petites sœurs, deviens sage, grandis et aime moi toute ta vie. N'oublie jamais la petite croix que tu portes sur le front, c'est la cicatrice d'une autre de tes escapades, c'est aussi une marque que j'aime au front de ceux que j'appelle à mon service, va, deviens brave garçon, bon chrétien. Et voilà comment le petit enfant Jésus renvoya mon petit Jor.

Sa marraine

Adresses.

Conego Anselmo Valvekens,
Bibliot. do Athenen Jahuense
Est. de S. Paulo (Brésil) Jabiá

Conego Ch. Theyskens, professor do Seminario Menor, Est. de S. Paulo, Jirapóra (Linha Sorocabana) (Estação Barreiro) (Brésil)

Elisabeth Vanderhelpen, 4, chemin de Beydavant, Talence (Gironde) France.

Sr Ignace du S. Cœur (Thielen) école de bienfaisance, rue de fer, Namur.

Sr Francisca (Maria) Sr du S. C. rue St Jean Nivelles.

Anna Vanderhelpen, Sr de l'espérance, 17, rue d'Amercœur à Liège qui réclame une bonne prière le 2 février, fête de la Purification, son premier jour au couvent.

MARS 1921

L'AMI FIDÈLE

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT — CTS

XIII ANNÉE



n° 3.

Rédaction et imprimerie, rue de la Fabrique, 11, Hougarde.

Me voici devant la table de travail de l'Ami Fidèle où s'accumulent toutes les fonctions de l'administration, de la rédaction, du secrétariat et de la caisse . . . . . Un sentiment de regret et de mélancolie arrête ma plume . . . . . Quoique le départ d'Anne des Flèches me soit pénible je ne veux laisser passer ce mois sans la remercier pour le temps qu'elle y consacrait et pour ses charmants et bons articles. Je la remercie aussi au nom de tous les lecteurs, de tous nos amis fidèles . . . . . mais suffit-il d'un simple merci à celle qui mit tant d'ardeur au bien-être de notre journal? — Et sa vie religieuse est-elle un obstacle à l'intérêt qu'elle porte à son "Ami"? Je ne le crois pas. Loin de s'en désintéresser elle sera plus contente encore de le recevoir et de le lire; car même au couvent on ne renonce pas à l'amitié, à l'affection pour les parents; et l'Ami Fidèle n'est-il pas pour ainsi dire l'âme et l'esprit de la famille? Il parle de ce que l'on s'entretient et dit ce que l'on pense dans notre cercle familial. J'espère même que de temps à autre Anne des Flèches pourra nous envoyer son petit mot. Ne pourrions-nous donc pas lui donner un titre honorifique? Ainsi, chers collaborateurs, ce sera encore pour la future Sœur B. . . que nous écrirons, pour elle qui d'un simple mot faisait prendre la plume.

Inscrits il y a un second point qui me tient à cœur. Je ne veux pas rentrer toutes les fonctions de la Sœur Anne des Flèches, j'invente

comité ne sourit plus s'occuper activement de notre journal. Mais il est un collaborateur d'un grand mérite qui marche à la tête de notre rédaction. Chaque mois il envoie son article, lu avec tant de plaisir et tant d'avidité. Ce sera lui le Rédacteur en chef, ce sera lui le conseiller dans l'administration. C'est à lui que je m'adresserai dans les difficultés. Avec un chef si actif et si clairvoyant j'ai confiance dans l'avenir de "l'Ami Fidèle".

Honneur à Mlle. Theysthens!

Pour éviter trop de frais de correspondance, les lettres s'adresseront au bureau du journal où, continuant à travailler avec plaisir pour notre "Ami", je resterai

La Secrétaire.

Et de Quatre!

Le n° 4, qui lui, n'est pas un numéro ordinaire vient de suivre la file des 3 autres.

Vous nous connaissions et nous aimions à voir cette figure ronde, épanouie par un sourire perpétuel. Même aux temps de brume et de pluie quand l'orage venait du dehors cette mine ne perdait son calme.

Chez elle son printemps, sa saison de fiançailles touchait à sa fin, comme c'est le cas quand on dépasse les 30; et on se demandait si cette bonne fille n'avait pas été remarquée par quelque bon garçon. Chic d'un

cependant avait passé à côté et l'aveugle de son jugement et de psychologie n'avait pas eu le coup d'œil juste et n'avait découvert la grosse perle. (Que de fois il manque aux garçons ce juste jugement qui leur est cependant si nécessaire).

D'autres avaient vu, espéré et avaient hasardé la révélation de leur désir; mais leur taille n'était pas à la sienne, chaque fois sa mine plus rondelette encore avait souri en signifiant "pas mon ami".

Parents, famille et amis étaient dans l'attente et se questionnaient sur l'avenir de cette fille.

Un jour de fête, où une foule de bonnes figures se furent rassemblées pour rire de grand cœur on s'attendait à une révélation. On se dit que l'heureux fiancé était trouvé, même les mieux initiés le nommaient Luc.

En effet, à ce moment, le fiancé était trouvé, et, depuis 4 mois il était indiqué, choisi. Mais Luc n'était pas son nom. Les fiançailles avaient eu lieu dans l'intimité des cœurs. Elles avaient été portées, irrévocables. Elle avait dit: "Je me donne" et lui avait répondu: "Je t'accepte". Le temps des fiançailles dura longtemps, trop longtemps au désir de la fiancée.

Enfin les mois passèrent. Le dernier mois des fiançailles le fiancé montra comment il entendait être servi. On vit la fiancée

faire un stage de 3 semaines, veillant auprès de son petit neveu qui, comme il est acrobatique, jongle à monter sur tout, de l'échelle de St Pierre, tout près de la grille du jardin des enfants malades. Le garde-malade fit si bien par ses petites soins et par ses bonnes manières, sans doute sévères, à son fiancé que celui-ci entraîna le petit dans les bras de la fiancée toute émerveillée et rassurée, rondement à bouche ouverte que le petit fit goûter une grande partie de son mal.

Sans doute le fiancé fut content de ce stage car quelques jours plus tard, au 2 février, il ouvrait les portes de sa demeure, où depuis lors la ravissante figure de Ste Bonnette est tellement épanouie et ensoleillée qu'elle réchauffe toutes les autres sous ses figures plus austères.

Chez elle, la vieille Tête éligne encore des yeux, voit un peu trouble à travers et une barnette qui tremblotte au fond des petits coins de ses yeux qui à deux fermés. Tout en soufflant d'interminables bouffées bleues de sa pipe il rêve à sa bonne fille. On peut le voir parfois du feu, dans son fauteuil à vent s'arrêtant et soupirant après avoir épluché une poignée de haricots, comme s'il voulait dire: "Fallait-il pour cela remplir la vieille d'une douceur si abondante pour les voir s'envoler d'une heure à l'autre !!!..." Puis continuant: "Bah ! je suis quand même très content de mon sort. En voilà une qui a bon courage avec son fiancé. — Mais pourvu qu'il n'y en ait pas 5." — Et la vieille de n'en rien dire mais de penser l'autre plus.

A. Thérèse

et la douce mémoire
de Mademoiselle Thérèse Taffoni,
décédée très pieusement à Lisieux, le
24 février 1921, dans sa 21me année.

"Defuncta adhuc loquitur"
"La défunte nous parle encore"

Tous qui ont connu Thérèse l'ont aimée, et pour cause ! Ses qualités ! Mon Dieu, il suffirait, pour les mettre en relief, de noter sans rien y ajouter, sans rien y retrancher, les actions et les impressions que cette attachante enfant avait l'habitude de confier à ses amis et amies, au courant de la plume il est vrai, mais avec une exactitude scrupuleuse et un ordre parfait. On en formerait un recueil de pensées fraîches et vivifiantes, encadrant comme de gerbes de lys d'une éclatante blancheur sa vie toute angélique.

Thérèse était pieuse et charitable (ceux qui connaissent ses actes en témoigneront volontiers); envers ses parents, frères, sœurs et famille, elle était d'une reconnaissance délicate qu'elle tenait à témoigner non pas tant par des remerciements réitérés que par une affection plus tendre et plus fidèle. Par dessus tout elle était sincère: non seulement ses paroles, mais encore toutes ses actions étaient droites, sans apparat, sans fard; elle craignait de paraître meilleure qu'elle n'était; Dieu seul sait cependant combien elle était bonne ! En milieu des souffrances

de sa maladie elle ne laissa échapper ni un mouvement d'humeur, ni un signe d'impatience ou de contrariété: son caractère resta égal, elle se domina absolument.
Son immolation de la vie fut aussi complète que Dieu l'exigeait. Je ne citerai pas les paroles qu'elle me dit à ce sujet ce mercredi que je la vis pour la dernière fois (une semaine avant sa mort): l'idée cependant qu'elle voulut souligner mérite d'être notée; puisse-t-elle nous servir d'encouragement et de consolation.
"Quiconque vous honore, ô mon Dieu, a la certitude que si sa vie est éprouvée, elle sera couronnée, car vous ne prenez point plaisir à nos misères, mais après la tempête vous rendez le calme ..... J'ai reçu de votre main la croix, je la porterai, oui! je la porterai comme vous l'avez voulue, jusqu'à la mort."
Térésa était mûre pour le Ciel, et le Dieu des affligés l'a soutenue et l'a élevée jusqu'à lui. "Levez les yeux au ciel lui a-t-il dit je vous voilà et avec moi tous mes saints, ils ont soutenu dans ce monde un grand combat, maintenant ils sont consolés, maintenant ils demeurent à jamais avec moi dans le royaume de mon Père."
La force de votre exemple, Térésa, soutiendra votre père, votre mère, vos frères et vos sœurs. Ils se rappelleront que la main divine qui leur a porté un coup si rude est aussi celle qui vous a introduit auprès de Gabrielle dans la bienheureuse éternité. Ils n'oublieront pas ce que Saint Jérome nous confirme, que ce qui retourne à Dieu ne cesse de faire partie de notre famille que votre absence n'est pas une absence. Du haut du ciel, Térésa, rendez leur le secours que vous leur auriez prêté sur terre; pénétrez leurs âmes de l'onction spirituelle de votre mort et de votre sainteté. Demandez au Christ Jésus que vous avez aimé si fidèlement dans la sainte Eucharistie qu'Il leur communique cette grâce surnaturelle qui vous conserva vous-même calme et sereine au milieu de vos souffrances!

J. Theyskens S.J.

Lorsque Yoske Grolaus s'en était allé frapper à la porte du ciel, Jésus, en le renvoyant tendrement chez sa maman, ajouta: "Bientôt je t'enverrai une petite sœur, chéris-la toujours, amuse-la de ton mieux, et, cher petit garçon, tu la protégeras quand plus tard tous deux, vous irez à l'école chez les bonnes sœurs de Woluwe.
Et c'est ainsi que le 25 février la maman du petit bonhomme recevait à bras ouverts la petite Augusta, qui à l'exemple de sa marraine et de son parrain deviendra je l'espère, un exemple de sagesse, de bonté et de générosité.



Avril 1921.

L'Ami Fidèle

Bureau central
rue de la Fabrique, 11
Hougaerde.

Rédacteur en chef: Alb. Theyskens.

XIIIe année
n° 4.

Tirapora, 22-1-1921.

Chers lecteurs et aimables lectrices de l'Ami Fidèle.

Je vous avais promis, arrivé à Tirapora, de vous raconter au jour le jour les péripéties de mon long voyage. Me voilà déjà trois semaines à destination, il est donc plus que temps que je me mette à la besogne pour ne pas exciter davantage votre curiosité.

Je suis arrivé ici, et vous vous en étonnerez peut-être, à l'époque la plus chaude de l'année; de Novembre au mois de Mars nous pouvons avoir une chaleur étouffante de 30 à 32°, tandis qu'en Belgique il gèle souvent à pierre fendre. Je me suis tout soit peu familiarisé avec le climat, et je vous l'avoue franchement, non sans quelque inconvénient. Comme tous les missionnaires; j'ai ressenti les effets d'une chaleur tropicale trop brusque, manque d'appétit, colliques et de là un certain découragement. Grâce à Dieu j'ai surmonté mieux que bien d'autres de mes confrères ces premières difficultés; et me voilà, frais et dispos, déjà à l'œuvre comme un vrai vétéran.

Mon départ était donc fixé définitivement au 30 nov. Au lieu de partir à 2 heures comme il était dit, le "Pays de Waes" n'a levé l'ancre qu'à 2½ h. Une heure plus tard nous nous arrêtions en plein Escaut à cause de la marée basse et de l'épais brouillard. Cet arrêt a duré jusqu'à 2 heures de la nuit.

1 Déc. Grâce à la bienveillance d'un Père du St Sacrement, qui avait apporté un autel, j'ai pu célébrer la Ste Messe à 6½. En compagnie de trois jeunes religieux il faisait

le voyage à Mimos-Tours. Là est là un grand Collège et une résidence où ils peuvent continuer leurs études de théologie et de philosophie. A 8 h. on nous sert un bon déjeuner à la fourchette; nous avons le choix entre cinq plats, entr'autres: Un hareng sur canapé; consommé fardinière; mouton rôti avec sauce-câpre; purée de navets avec pommes de terre; langue de bœuf avec salade; semoule Puddings fromage et confiture. Nous avions ainsi trois repas par jour d'une variété recherchée. — Vers 9 heures nous apercevons au loin Ostende dont je puis admirer au moyen de mes jumelles les trois grandes tours de la Cathédrale. Un ciel serein et un temps splendide nous permet de respirer l'air frais sur le pont du bateau. De là nous pouvions distinguer, même à l'œil nu, des barques de pêche, un navire de guerre anglais et différents bateaux de marchandise. Jusqu'à présent nous menons une vie de grand seigneur.

2 Décembre. Comme je ne me souciais guère que nous allions entrer cette nuit dans le golfe de Gascogne, j'ai si bien dormi dans mon petit lit anglais que je n'ai rien senti de l'impétuosité de la mer. Aussi le matin je comptais parmi les rares exceptions qui pouvaient assister au déjeuner et l'Abbaye je n'ai jamais si bien mangé que ce matin-là. Tous confrères au contraire avaient gardé le lit; ils avaient l'estomac dérangé, un commencement du mal de mer.

3 Déc. Le "Pays de Waes" ressemble à une véritable "Montagne-russe" Soutenu par les vagues il monte et descend à cette hauteur de 7 à 8 m. C'est le meilleur moment d'implorer le secours d'en haut en disant mon bréviaire. Je me rendis au salon des Dames croyant y être à l'abri des distractions. J'avais à peine achevé les trois psaumes préparatoires aux Matines que mon fauteuil, ce n'en était qu'un en jonc, se renverse. Je ne me trouvai plus à mon aise dans cette position étrange. Que voulez-vous? Quand on veut éviter un mal, il en arrive souvent un autre auquel on pense le moins. La seule consolation que le bon Dieu m'avait procuré en ce moment, c'est que les passagers en avaient tant de plaisir de me voir en dessous de mon fauteuil. Je me relevais aussitôt; mais où pourrais-je continuer mon bréviaire sans trop de danger d'être renversé une seconde fois? Au restaurant les fauteuils sont plus lourds; et l'avant-midi on y est tranquille. En effet je n'y trouvais que quelques personnes endormies qui ne me dérangeraient nullement. Je pris donc place dans un de ces lourds fauteuils à ressort. "Domine, labia mea aperies" "Seigneur ouvrez mes lèvres à la prière" commençais-je vers 9 h. de l'avant

midi ; les autres jours j'étais déjà aux Vêpres à cette heure-là ; mais hier soir il n'y avait pas moyen d'anticiper les Matines à cause du monde qu'il y avait au restaurant et du danger qu'on courait au salon des Dames d'être renversé. Vers 10 heures on ~~nous~~ apporte une tasse de bouillon, qu'on nous offre gratuitement ; toute autre boisson devrait être payée séparément. On nous annonce qu'au salon des Dames les musiciens du "Pays de Waes" s'apprêtent à donner un concert de Violon, Violoncelle et flûte avec accompagnement de piano, aux passagers amateurs de belle musique. J'en fus un peu étonné ; comment vont-ils se tenir en équilibre ? Ils y sont habitués puisque ce sont de vieux rats de mer, me disais-je, je vidais d'un coup ma tasse de bouillon, que j'avais acceptée volontiers, car j'avais soif ; l'omelette au jambon du matin m'avait desséché la gorge. Le concert avait duré à peine 20 minutes, qu'au beau milieu d'un opéra on entendit un vacarme inouï. Au salon des Dames, les tables, les chaises, les fauteuils et les tasses gisaient à terre ; il y avait naturellement beaucoup de dégats, mais qui pouvait y remédier ? Pour ne plus m'y laisser prendre j'avais pris place cette fois dans un canapé. Les passagers qui étaient accourus, avaient au contraire beaucoup de plaisir en voyant parmi les décombres une dame et deux demoiselles éclaboussées de bouillon.

Ch. Theys Thens

A suivre.

L'éclipse.

I Etant.

Ingénieur en verres fumés Philippe s'occupe activement d'en préparer pour lui et ses parents de Liège. Il fait ses réflexions à haute voix : "Cours de sténo à 8 h. Si je n'y allais pas ! Je dois fumer des verres car personne ne le fait aussi bien que moi." Tout d'un coup sa figure s'assombrit : "Et si par hasard il n'y avait pas d'éclipse ! — que faire alors, que faire !!! ..." Soudainement, voyant sa mine tragique, tante H. propose "Reste ici ! Sait on jamais, ce jeune homme aux idées fantasques pourrait de désespoir, se jeter à la Meuse ; elle passe si près de l'Université !".

II Tendant.

a) Eclipse totale de Philippe à l'Université.

Philippe ! Philippe ! voilà l'Eclipse !" C'est sa cousine qui la première s'est aperçue que le phénomène commençait. Vite, vite les verres ! Et voilà tout le monde le nez en l'air contemplant l'astre des nuits masquant peu à peu l'astre du jour.

— "Mais il y a un défilé de troupes aujourd'hui en ville, viens-tu avec moi et un verre fumé, J. ... ? J'ai un cours de flamand mais je suis calé dans cette langue !"

b) Eclipse de Ph. et de sa cousine de la maison de ses parents à Liège.

Rue de Hesbaye, puis rue Ste Marguerite, partout des gens examinent, qui gravement qui en riant, un morceau de verre devant les yeux, le phénomène qui suit son cours. De temps en temps Ph. et sa cousine s'arrêtent, et l'on regarde à tour de rôle. Il fait assez froid et sensiblement moins clair que d'ordinaire. Après des multiples arrêts, des presque écrasements, — on ne stationne pas sans danger, la tête en l'air, place

du théâtre - les voilà sur le boulevard. Le défilé commence : d'abord le 12me de ligne, le drapeau que tous saluent, l'artillerie et ses caissons sur lesquels se détachent des noms glorieux, les lanciers, et pour finir quelques gendarmes.

c) De l'influence de l'éclipse sur la propagation du culte antoiniste et sur les recettes des marchands d'oranges, rue de la Cathédrale.

Maintenant, fait sagement la cousine, je retourne !" — "Toi ? mais tu n'as rien à faire, je le sais bien. Vaute Th... ne dira rien. Viens plutôt avec moi chez les antoinistes !" Après un dur combat intérieur la pauvre petite cousine suit son cousin. Sur le seuil du temple, tous deux sont pris d'un mal subit : colique, mal de ventre, que sais-je ! O Providence ! une grande affiche attire leurs regards : "Les personnes souffrantes sont reçues gratuitement à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit." Vite, vite Philippe se cramponne désespérément à la sonnette : Un antoiniste grave et digne les reçoit. Il écoute l'explication des souffrances des deux malades, après quelques mots prononcés dans une langue étrange — peut-être de l'hébreu — il rend son diagnostic : "Vous deux vous souffrez du même mal, et tous deux vous mangerez immédiatement une orange." Puis quelques paroles pour les exhorter à venir aux méditations antoinistes, et les voilà dehors, à la recherche du fruit qui les sauvera. Vue de la Cathédrale, il y a des marchands d'oranges et Philippe en achète. Une course folle, — car il s'agit de trouver une rue écartée pour les manger en paix, — et Th. et sa cousine dégustent les beaux fruits, vraiment délicieux, qui calment immédiatement leurs douleurs.

III Après.

a) De l'influence de l'éclipse sur la crédulité humaine.

J... est arrivée d'abord, car Philippe est allé dîner à l'Union ; mais quand il rentre elle l'informe : "Eh bien, et toi qui Th. tout le monde dans la maison regarde alternativement Th. et sa cousine — "Entièrement, je ne sens plus rien et toi ?" — "Moi non plus !" Et avec force détails, ils racontent cette fantaisiste histoire qui impressionna certains membres de la famille effet de l'éclipse sans doute, - et laisse les autres froids, habitués qu'ils sont aux aventures extraordinaires des deux héros.

b) De l'influence de l'éclipse sur la crédulité des lecteurs de l'Atomi.

O toi, lecteur de l'Atomi qui a lu sérieusement les lignes qui précèdent, tâche de démêler, dis-nous où commence et où finit l'histoire ; nous te dirons jusqu'à quel point la lune a influencé tes pauvres méninges, nous en déduirons ton horoscope, et nous t'apprendrons ton passé, ton présent, ton avenir. Ta cousine.

Nouvelles familiales.

Naissance. Un gros garçon est allé réjouir la famille de M. et Mme Theyskens-Jenicot de Villaer. Sincères félicitations.

Mariages. Le 29 mars dernier la bénédiction nuptiale a été donné à Hal, à notre brave ex-poilu M. fl. Theyskens et Mlle Louise Renaux. En même temps a été béni le mariage de Mlle Anna Renaux avec M. Fr. De Meurichy. Tous nos vœux de bonheur à ces jeunes mariés ; un avenir brillant, heureux et prospère, une lune de miel couronné d'un jubilé d'or où se réuniront, enfants, petits-enfants et la bonne et joyeuse compagnie de la noce.

Décès. Notre estimé ancien vicaire M. Van Espude est pieusement décédé à Gand le 15 mars. Une bonne prière pour le repos de son âme.

Prise d'habit. 25 mars. Mlle Elisabeth [illegible] a pris à présent le nom de Sœur Marie [illegible]

Mai 1921



L'Ami Fidèle

Bureau central
rue de la Fabrique 11
Hor. garde.

Rédacteur en chef: Mlle Chaystan.

Au Printemps.

C'est la vie qui renait partout sous la couvée du soleil d'un printemps chaud.

Dans la forêt s'étendent en écharpes d'un bleu foncé les jacynthes sauvages ça et là des parquets d'anémones aux corolles blanches! Les muguets laissent échapper de leurs clochettes des bouffées de parfums purs!

La ramure des ormes et les taillis se couvrent de dentelles fines d'un vert tendre; les oiseaux se disent leurs amours et apprêtent les nids pour la prochaine couvée. Partout la vie éclate! C'est le renouveau!

— Quoi d'étonnant que la jeunesse ait aussi entendu en ces moments l'appel à la vie? Deux couples nouveaux viennent de se décider à construire des nids à la façon des oiseaux. Comme eux ils vont vivre leur printemps au milieu des fleurs et des chants. Et quand le soir, cachés dans les taillis et sur les branches les petits oiseaux se reposeront de leurs caquetages et ébats du jour, ils entendront près d'eux des rires, des paroles sans fin. Et dans la lune, glissant à travers le feuillage viendra surprendre leurs confidences!

× ×

Quand les fleurs auront laissé tomber leurs pétales pour exposer leurs semences aux rayons du soleil mûrissant; quand on verra des chairs roses dans les petits nids et que parents pinsons auront fort à faire pour nourrir la nombreuse nichée gourmande, les heureux couples auront vu passer au dessus de leurs toits la cigogne porteuse de bonnes nouvelles, messagère de la Providence.

× ×

— Et quand le printemps aura passé, que les semences auront mûri sous le soleil d'été, que le feuillage aura rougi sous le soleil d'automne, que pour la tantième fois des petits corps moëlleux auront grandi dans

le nid et auront fait leur envolée, tous les oiseaux du bocage chanteront leur plus belle chanson, quand, un matin, à la pointe du jour, après avoir secoué la rosée de leurs ailettes, ils auront vu la cigogne, débarrassée de son fardeau, reprendre plus légère la direction du soleil levant.

De sa fenêtre large ouverte, le vieux aux rides toujours plus profondes, aux cheveux toujours plus blancs, contemplant le soleil rouge levant, témoin de l'envolée bruyante du grand oiseau, aura eu un bon sourire reflétant toute la joie de son vieux cœur à l'annonce de cette vie renouvelée.

Ses lèvres auront murmuré bien doucement : " Dieu, merci pour ton jour qui se lève radieux, pour la vie qui vient de naître ! Donne leur longtemps la chaleur de ton soleil, la verdure, la floraison de ton Printemps. Donne leur toujours jusqu'à leur Automne et pendant leur Hiver ta Bénédiction et ta Protection !

Le Vieux.

Avis.

Les lecteurs et lectrices de l'Ami Fidèle n'ignorent pas qu'à l'occasion du troisième centenaire de notre compatriote Saint Jean Berchmans S.J. il y aura cette année des fêtes spéciales en son honneur à Diest, à Louvain, à Malines et à Rome. Celles de Louvain se célébreront les 19, 20, 21 et 22 mai. Ces jours notre collège de la rue des Récollets, 11, ouvrira au public, dans le grand auditoire de théologie, une exposition où seront rassemblés, outre les documents bibliographiques et iconographiques, les autographes, les nombreuses photographies d'églises, collèges et instituts dédiés au saint, et ses principales reliques.

Vous êtes intéressés et intéressées !

N. B. Catharine de Wierdt, cousine germaine de S^t Jean Berchmans par sa mère, née Elisabeth Berchmans, maria Jean Theyskens né à Sichem en 1604. De ce Jean Theyskens descendent en ligne directe Jacques (1631), Charles (1664), Pierre Jean (1690), Pierre (1720), Pierre (1749), Ferdinand (1804) et Gérard Theyskens (1841) notre cher et regretté père.

Intelligenti pauca : à bon entendeur demi mot suffit.

Jules S.J.

Une tournée pascale en France.

* * *

Ma tournée pascale commencée le premier dimanche du carême touchera à sa fin le 2^d jour de Pentecôte. Les 96 familles belges de l'arrondissement de Compiègne et les 43 familles de l'arrondissement de Soissons auront rempli leur devoir pascal comme tous les bons chrétiens en Belgique.

— Je détache quelques notes de mon calepin de route. Si nos flamands en France n'ont pas toutes les facilités d'être bons chrétiens comme en Belgique, ils restent cependant fidèles à leur religion, beaucoup plus fidèles que les catholiques du pays d'ici. Les exceptions à cette règle sont rares.

Grand cependant est le danger, car isolés comme ils sont par leur manque de connaissance de la langue française

et pourtant se pouvant communiquer avec les prêtres français ; vivant parfois dans des paroisses où ils n'ont l'occasion d'assister aux offices du dimanche que tous les mois et moins encore, nos flamands courent toujours le risque de perdre les bonnes coutumes de Belgique et de tomber dans une indifférence religieuse qu'ils constatent d'ailleurs chez les français. Le mauvais exemple de ceux-ci est contagieux.

Mais grâce à Dieu, grâce aussi à leur caractère sérieux, à leur éducation foncièrement chrétienne, il reste toujours au fond de leur cœur un réel attachement à la religion qu'ils ont appris à connaître, à pratiquer et à aimer en Belgique. Ce que réservera l'avenir pour la génération future, Dieu le sait! Car les enfants éduqués dans les écoles où jamais on ne prie, où jamais on ne parle de Dieu, manquent d'un fondement religieux.

Mais les parents et les grands sont bons chrétiens, ils le manifestent quand vient "leur fiête", "onze paster", comme ils disent. Alors ils sont tout joyeux. Les bonnes femmes le sont jusqu'aux larmes. La plus chaleureuse hospitalité accueille le prêtre ; rien n'est trop bon à la ferme. C'est la fête! On cause flamand, on rit flamand, on mange l'ommelette flamande au lard, voir même la "zoetemelkpap" qui est essentiellement flamande. Et fréquenter les belges en pays étranger on découvre chez eux des trésors de bonté, cachés sous des dehors parfois très rustres. Comme il y a de la chaleur dans leurs habitudes simples!

A. Ch.

(A suivre)

De Brasparts

Mes chers lecteurs et aimables lectrices de "L'Ami Fidèle"

4 Décembre Toute la nuit la mer a été houleuse. Peu de passagers s'étaient refusés comme de coutume. On pouvait aisément les compter sur les doigts ceux qui s'étaient mis à table. J'étais du nombre. On nous savait pour commencer un hareng à la Daube avec des pastèts encore chauds; je vous assure que cela ne gâtait et je mangeais d'un bon appétit des autres plats, c'est bien en se fortifiant et en prenant tout du côté joyeux qu'on profite d'un long voyage et qu'on en affronte les plus grands dangers. Vers 9 h. la mer commence à se calmer. Bien des passagers, se sentant mieux parurent sur le pont tout contents de pouvoir respirer l'air frais et de pouvoir profiter des doux rayons du soleil. Il y eut bientôt plus de vie et plus d'animosité parmi eux. A 2½ h. de l'après-midi nous apercevions au loin le Cap Finistère. Cela brise un peu la monotonie du voyage car pendant deux jours nous n'avions vu que l'eau verte de la mer aux sillons d'écume. Environ une heure plus tard nous entrions dans le Golfe et après y avoir fait une grande courbe le "Pays de Vaes" se dirigeait droit sur Lisbonne, la capitale du Portugal, située sur le Golfe. L'ancre y fut jetée à 4 heures. A cette heure il faisait déjà obscur en Belgique, tandis qu'ici le soleil dardait encore ses rayons chauds sur les passagers qui admiraient le beau panorama qui se dressait devant eux. Du côté droit, au fur et à mesure qu'on s'en approche, apparaît la ville dans toute sa splendeur. On remarque

entr'autre, au sommet d'une montagne de 1 à 300 m. de hauteur l'ancien château de Cintra, propriété du roi de Portugal. Le parc en est un chef d'œuvre, tant par la construction et par le bon choix des arbres et arbrisseaux que par le beau site. Du bateau nous distinguions si bien les belles allées de grands palmiers qui descendaient et remontaient en douce pente la montagne, se croisant assez fréquemment. Les horticulteurs, tels que Reichels et Daniels auraient été en extase comme bon nombre de passagers du "Pays de Waes" devant ce paradis terrestre portugais. Au pied de la montagne se dresse la ville aux grandes maisons blanches surmontée d'une toiture rouge ou bleue; et ce qui augmentait encore la beauté du panorama c'est que chaque maison est entourée d'un joli jardin; on aurait dit que Lisbonne ne comptait que des villégiatures de grands seigneurs et de riches propriétaires. La cathédrale, surmontée d'un dôme analogue à celui de l'église de Montaigu, domine toute la ville; il paraît que c'est un chef-d'œuvre quant à la peinture; je ne saurais vous le certifier puisque nous n'avons pas eu l'occasion de la visiter; il y avait grève parmi les marins et on n'y supporte guère les prêtres en soutane. Le "Pays de Waes" ralentissant tout doucement sa marche entra dans le port à 4h. Comme notre bateau avait été annoncé d'avance, on lui avait réservé une place contre le quai; il devait du reste prendre ici une centaine de passagers. Je n'ai jamais vu un port, je ne dirai pas si actif, mais du moins plus mouvementé que celui de Lisbonne. Les plus grands bateaux de marchandises restaient bien immobiles à cause de la grève des marins qui avait éclaté la semaine précédente et qui perdurait encore; mais c'était un va-et-vient interminable de chaloupes remplies d'oranges, de bananes, de mangues, d'ananas, d'abacachies et que sais-je encore. Les marchands portugais nous présentaient ces fruits à un prix trop élevé; ils osaient demander 5 fr. pour quatre oranges et le reste n'était pas moins cher. Vous comprenez très bien que personne ne voulait de leur marchandise. Fatigués de crier à tue-tête, ils grimpaient de leur chaloupe sur notre bateau; ils s'étaient munis d'un échantillon de chaque espèce dont ils nous déclinaient les meilleures qualités. Chez un grand nombre de passagers la tentation était grande; heureusement ils tinrent bon et les marchands, à bout de patience, se virent obligés à laisser leur marchandise au tiers du prix qu'ils avaient demandé d'abord.

5 Décembre. Ce matin après avoir dit la messe à 7h. le signal du départ fut donné, l'ancre fut levé et le "Pays de Waes" descendit le Tage par un temps calme et serein. Le panorama de Lisbonne que nous distinguions mieux aujourd'hui que hier, disparaît à nos regards; bientôt nous ne voyons plus même les côtes car notre bateau fait 16 à 17 milles marins à l'heure. Profitant du beau temps la plupart des passagers paraissent sur le pont, soit pour se promener au grand air, soit pour se divertir en jouant aux cartes, au jacquet ou aux dominos. Tenue se passe l'avant

midi de cette belle journée. 11 heures l'heure du dîner allait sonner, quand tout à coup on entendit des cris perçants. Une baleine ayant été surprise par notre bateau, se dressait de toute sa longueur à une distance de 100 m. Elle ouvrit sa large gueule pour respirer l'air frais. Ceux qui l'avaient vu rentraient tout pâles. Ils croyaient qu'elle allait attaquer le "Pays de Waes" et en engloutir les passagers. Elle aurait été rassasiée au moins pour un mois!

6 Décembre. Ce matin en nous levant nous constations qu'on avait avancé l'heure de trois quarts d'heure. C'est que au fur et à mesure que nous nous approchons de l'Equateur nous nous écartons plus au Sud-Ouest de la Belgique. Comme la différence de longitude du Brésil avec la Belgique est 47° 30' la différence d'heure est de trois heures et dix minutes. — Vers 9h. le capitaine du "Pays de Waes" convoquant tous les marins pour leur donner ses instructions. Ils s'habillèrent le plus légèrement possible et sur l'ordre donné chacun décrocha sa nacelle pour y prendre place. Après tous ces préparatifs, l'exercice prit son essor. Ils sautent et plongent jusqu'au plus profond de la mer. A cette vue bien des passagers, voyageant pour la première fois en mer, frémissent; d'autre au contraire leur montrant une pièce d'argent la laissent tomber à l'eau. La suivant des yeux ils plongent à l'endroit même et reviennent bientôt à la surface la pièce en bouche. Pour le reste de la journée il n'y a rien de spécial à noter.

7 Décembre. A la demande de M. Ferreira, ministre et de M. de Moraes, consul du Brésil, qui revenaient de la Belgique et faisaient le voyage avec nous, on mettait à la hauteur des principaux faits politiques du monde entier, les recueillant journellement au moyen de la télégraphie sans fils, on les affiche à midi au vestibule du réfectoire. Chacun y trouve matière à discussion, comme cela arrive d'ordinaire. — Dans l'après-midi, nous promenant sur le pont nous avons vu un dauphin qui suivait le bateau, et des poissons volant à 15, même 30 m. au dessus de la surface de la mer (en longueur bien entendu).

8 Décembre. Nous avons commencé la journée en célébrant 3 messes accompagnées de plein chant. Pour le reste de la journée il y avait peu d'animation sur le bateau à cause des petites pluies qui tombaient incessamment et qui nous tenaient à l'intérieur.

9 Décembre. Vers 10 heures de l'avant-midi se montraient à nos regards les Iles Canaries et à 5 heures de l'après-midi nous arrivions à Las Palmas. L'ancre était à peine jetée qu'une vingtaine de petites barques, chargées d'oranges, d'abacachies, d'ananas, de cigares et de tabac venaient à la rencontre du "Pays de Waes". Notre bateau fut vraiment assailli. A la Bourse de Bruxelles de Liège ou de Tournai il n'y a jamais eu de la vie comme ce soir-là sur notre bateau. Dans un langage presqu'incompréhensible ils nous déclinèrent toutes les qualités de leur marchandise. Il s'agissait de ne pas se laisser tromper et d'attendre avec patience la fin de ce marché. Comme à Lisbonne ils demandaient le double de la valeur. Aussi la plupart des passa-

gers n'en voulaient pas. Vers le soir ils devaient se retirer après avoir vendu toute leur marchandise au lieu du prix réclamé dans l'après-midi. Pendant ce temps le bateau s'était pourvu d'une bonne provision de charbon et d'eau douce et pouvait continuer sa marche à 11 h. de la nuit. Fatigués un peu plus qu'à l'ordinaire nous nous sommes couchés à la sortie du port. L'île de Las Palmas paraît stérile et aride sur toute sa surface; c'est un terrain sablonneux où, ici et là, sur les montagnes comme dans les vallées, on ne voit que quelques groupes de petites maisons blanches. Aucune culture ou production n'y est remarquée; on se demande de quoi les habitants vivent. Las Palmas, considérée comme ville paraît assez grande comme nous y sommes arrivés le soir et que nous ne nous y arrêtions que quelques heures, nous n'y pouvions pas descendre. Je ne saurais, par conséquent pas vous en raconter beaucoup. D'après ce que nous avons pu voir du bateau, le mouvement ne manque pas dans la ville: des trams électriques et des automobiles s'y croisent continuellement comme à Anvers et à Bruxelles et les touristes y fréquentent les hôtels

10 Décembre. Ce matin nous assistions après le déjeuner à une scène qui aurait pu avoir des suites fâcheuses. Tous les passagers attendaient avec anxiété le résultat de la querelle qui se livrait entre 2 matins. Deux chauffeurs du "Pays de Waes", un Suédois et un Anversois, étaient venus aux prises. La cause de leur désaccord nous était inconnue. Ils s'élançaient et se rentonnaient l'un à l'autre comme deux sauvages quelques uns voulaient s'interposer, tous l'en empêchaient. Après une lutte acharnée de 10 m., arrivait, avec ceux et avec les mains d'assistants, le chef des marins, un gaillard fort et robuste, un véritable hercule qui, par sa présence mit disparaître les deux antagonistes. Il arrivait à temps car l'anversois avait empoigné le suédois et voulait le jeter au dessus du bord. On n'entendait d'ailleurs parmi l'équipage du bateau que le seul cri: "Jetez le à la mer et la dispute finira à tout jamais". Les passagers en étaient indignés. L'un et l'autre s'en était plaint au capitaine, qui les congédiait avec la seule réplique: "Cette scène se renouvelle presque journellement sur les bateaux anglais; la vie d'un homme n'est pas estimée parmi les marins." On l'aurait jeté à la mer sans plus de pitié si le chef de l'équipage n'était intervenu à temps

(à suivre) -bb. 24.

Les élections communales à Hougaerde. Le scrutin du 24 avr. a donné un bon résultat. Sur les catholiques ont une majorité de 107 voix; il y a donc 6 élus cath. et 5 libéraux. On sait que notre conseil communal était formé entièrement de libéraux.

Deux bureaux de vote sont destinés exclusivement aux électrices. Celles-ci bavardent, rient, se poussent car n'aimant guère d'attendre chacune voudrait entrer la 1ère. On dirait qu'elles prennent leur nouvelle tâche fort à la légère; elles critiquent la loi du suffrage féminin, mais au fond elles en sont contentes et fières, cela se voit, et toutes votent sérieusement, la preuve en est que les bulletins nuls sont très rares. L'oncle Emile vient en tête du parti catholique. Espérons que bientôt nous pourrons lui souhaiter la bienvenue comme bourgmestre de la commune.



Août 1921. 13me année.

Edit : L. des Fleffes, rue de la Fabrique n° 11. Hougaerde.

Un cadeau.

C'était le 29 juillet au soir. Heureux j'étais accoudée à ma fenêtre, quand le doux bruissement d'ailes d'un grand oiseau qui vola me fit lever les yeux. L'oiseau tournoya quelques instants au dessus d'une maison dont j'apercevais le faîte du toit. Je n'eus pas de peine à reconnaître la cigogne dont parlait le "Vieux" ici même, il y a quelques mois. Elle était porteuse d'un fardeau emballé dans un frou-frou soyeux.

Une jeune maman reçut avec émotion, amour et bonheur le petit être si anxieusement attendu. Le beau bébé fut déposé dans une berce mignonne parmi des dentelles fines et légères. — Et les heureux parents Georges et Paula Stockmans qui, les premiers de notre cercle familial, célébrèrent leur hymen, reçurent de la cigogne le premier cadeau.

Regardant avec tendresse leur petit Alphonse chéri, les vers de Carmen Sylva leur reviennent suavement :

'Baiser deux yeux d'enfant, c'est se mettre en prière
C'est voir Dieu, c'est frémir de joie à son aspect
C'est tomber devant lui, courbé dans la poussière
Plongé dans un profond et très humble respect ; ...

Beaux yeux d'enfant, pareils aux roses aubépines
Dans le jardin de Dieu, fleurissez librement
Et ne regardez pas le monde et ses épines
Le monde où l'on trahit, où l'on trompe, où l'on ment.

Voyage au Brésil

18 Décembre. Je vous ai dit dernièrement que sur notre bateau une petite fille était née de la dame d'un aviateur français. Ce qui caractérise surtout cette naissance, je tiens à le noter, c'est que cette fille est quasi internationale. Elle est née d'une mère russe, d'un père français, sur un bateau belge appartenant pour le moment encore aux Anglais, si du moins il n'est pas encore passé et voguant dans les eaux brésiliennes. Aujourd'hui à 3 h. de l'après-midi aura lieu le baptême. Monsieur Bertrand, ainsi s'appelle l'aviateur, vint me demander après le déjeuner si je voulais bien m'en charger. Je l'acceptai volontiers. Comme c'est un événement des plus rares en mer, je tâchai d'y apporter toutes les solennités. Je proposai à Monsieur Bertrand de demander le médecin du "Pays de Galles" comme parrain et l'aînée des Stuardesses (servantes des dames) comme marraine. Notre aviateur était charmé de cette proposition. Sans attendre plus longtemps il alla les trouver pour leur annoncer la bonne nouvelle. Tous les deux promirent d'être à leur poste. Sur ces entrefaites les passagers ne parlaient plus que de la petite fille et de son baptême. Désirant la voir ils allèrent trouver la Stuardesse et la prièrent de venir se promener un peu sur le pont avec sa future filleule; l'air frais et le soleil du matin lui feront du bien. Vers 2 h. je fis nettoyer un peu la salle des dames; je me réservai la plus grande table pour la solennité, y fis mettre un bassin avec de l'eau tiède et attendant le parrain et la marraine avec l'enfant j'allai chercher le nécessaire pour le baptême chez le Père du Saint Sacr.

2 aviateur en grande tenue d'officier français, accompagné du parrain et de la marraine, portant l'enfant, arrivèrent vers 3 h. Ils avaient tous le visage rayonnant de joie et de bonheur; le père de l'heureuse naissance de sa fille, la première née; le médecin et la Stuardesse de l'insigne honneur qui leur incombait. Je demandais à l'aviateur comment il voulait nommer sa fille et commençai sans attendre davantage les cérémonies du baptême. Un bon nombre de passagers, mus par la curiosité, s'étaient rangés autour de la table. Un silence profond régnait dans toute la salle; seule la petite Marie-Louise l'interrompait de temps en temps par des cris aigus qui se changeaient en pleurs quand je lui mettais un peu de sel dans la bouche; elle aurait préféré sans doute un peu de sucre ou de miel. C'est bien là le premier déboire de la vie de tout chrétien. Ainsi s'était passée la solennité, dont on avait parlé depuis la naissance de la petite fille. Un comble du bonheur l'aviateur nous convoquait à 4 h. au Restaurant pour boire un bon verre de vin à la santé de la petite Marie-Louise.

18 Décembre. Il nous reste encore à faire 129 Km. avant d'arriver à Fernambouc. Cela vous semble une grande distance, j'en suis sûr; pour un steamer faisant 16 à 17 Km. à l'heure c'est chose ordinaire; il y en a encore avec une plus grande vitesse. — Vers 5 h. du soir je découvre le phare de Fernambouc au moyen de mes jumelles. Le "Pays de Galles" entre lentement au port, la sonde est continuellement jetée en vue d'éviter les bancs de sable. Deux fois de suite nous voyons une baleine montrer sa tête, puis disparaître aussitôt

en formant un énorme sillage à la surface. Comme à Lisbonne nous jetons l'ancre en pleine mer. Maceio est magnifiquement situé sur le rivage et sur la pente douce d'une montagne. La grande église avec ses deux tours et le phare éblouissant domine toute la contrée; une superbe avenue bordée de deux rangées de palmiers forme l'enceinte du panorama.

19 Décembre. Nous avons pu admirer hier soir au firmament d'azur une tout autre constellation qu'en Belgique. Nous voyions entre autre l'Orion, qui est la plus belle étoile du ciel; le Grand Chien, qui contient Procyon; le Navire, qui contient le Canaffé, bien plus grand que celui que Clément a reçu en cadeau de Louise; le Centaure, qui contient l'Alpha et le Béta; la principale de toutes et que nous distinguions très bien est la Croix du Sud, aussi on la trouve dépeinte comme telle sur le drapeau du Brésil. En dehors de toutes ces constellations nous voyions également la Lune, mais dans une autre position qu'en Belgique. C'était hier soir le premier quartier de la Lune, nous la voyions couchée sur le dos et ainsi elle s'accroit jusqu'à la pleine Lune. J'ai tenu à annoter ces quelques lignes d'astronomie parce que cela m'a frappé, cela peut intéresser d'ailleurs bon nombre des lecteurs de "l'Ami Fidèle" qui le soir en été aiment à contempler le firmament étoilé. Vers 2 h. de la nuit nous avons quitté Pernambouc. Le matin en nous levant il pleuvait fortement. L'air était lourd, tout à coup un vent violent souffle, les vagues s'élèvent au point même qu'elles viennent se briser sur le pont supérieur du "Pays de Waes". Les passagers qui s'obstinent à gagner le pont sont bien arrosés. L'horizon est chargé d'électricité, d'affreux éclairs sillonnent l'espace, le tonnerre gronde, tout fait prévoir une prochaine tempête. Heureusement vers 10 h. le vent s'apaise un peu et nous permet de nous rendre sans méfiance sur le pont une ½ h. plus tard. Vers 1½ h. de l'après-midi nous passons devant l'île de Ferdinando-Noronha où le gouvernement brésilien envoie ses prisonniers et déportés. D'ici à Bahia nous logeons pour ainsi dire les côtes brésiliennes, mais c'est presque toujours la même chose que nous voyons; une plaine unie couverte d'arbres, ça et là une colline de sable blanc. Nous distinguons au loin un gris nuage de fumée vers la côte, c'est un incendie de forêt. Je le contemplais le cœur serré, mais mes confrères qui n'étaient plus à leur premier voyage me rassuraient en disant qu'ainsi on préparait le terrain sauvage à la culture du café. — À 4 h. tout le monde se trouve sur le pont. Une baleine ici, une autre là, deux plus loin. Un moment nous en comptons cinq qui émergent en même temps leur tête au dessus des flots écumants. Mais nous n'avons pu voir en entier ces monstres marins, cela aurait valu la peine, puisque la baleine peut atteindre 25 m. de longueur. — À la chute du jour nous apercevons le phare de Bahia. Tout proche un grand navire, qui semble avoir jeté l'ancre: c'est un vapeur

anglais qui s'est échoué sur un banc de sable et s'est brisé en deux. Pour ne pas risquer une si fâcheuse expérience notre capitaine fait un détour et une demi-heure. A 8h. nous entrions dans la "Bahia de Todos os Santos" (la Baie de tous les Saints) et aussitôt nous trouvons en vue de Bahia. Cette ville, vue de loin, a un aspect enchanteur. Toute la baie est couverte de maisons brillamment éclairées. Nous avons admiré ce tableau jusqu'à 11 heures, bien décidés à aller visiter la ville le lendemain.

20 décembre A 6h du matin notre navire est déjà entouré d'une vingtaine de barques guidées par des bruns ou des nègres et chargées de bananes, oranges et cigares de Bahia. Cette ville cultive une sorte de tabac apprécié dans tous les pays. Un grand vapeur est chargé de cages d'oiseaux; chaque cage renferme une vingtaine de perroquets, qui se cramponnent craintivement à une petite barre de fer; toutes les variétés, les verts principalement, toutes les grandeurs y sont représentées. — Le port de Bahia est magnifiquement situé, malheureusement il ne possède pas de quais. Nous avons dû faire une demi-heure en baraque pour atteindre le rivage. Un patron nègre, en col et manchettes, nous indique un excellent hôtel où l'on est servi à très bon compte; mais nous pensons que cela ne convient guère à de simples missionnaires et nous nous dirigeons vers le Couvent des Sœurs Bénédictines qui se trouve dans la ville haute située à 70 m. d'élévation. Nous nous trouvons bientôt devant un train en crémaillère et un ascenseur. Cent reis, Messieurs, pour monter à la ville haute! Quelconque est réduit de 100 reis (50 centimes) prend l'ascenseur à Bahia. Nous le prenons donc et cinq minutes plus tard nous sommes à la porte de l'abbaye de São Bento. L'accueil est cordial et fraternel. L'abbé, connaissant de longue date les religieux de l'abbaye d'Oosterhout nous reçoit à bras ouverts et nous considère pour toute la journée comme faisant partie de sa communauté. Une telle cordiale réception en pays étranger nous fut agréable! Voici quelques mots sur ce monastère. São Bento est le principal établissement religieux de Bahia et un des plus beaux bâtiments de la ville. Sa fondation remonte au 17e siècle. Jusqu'à la fin du 19e siècle ses religieux étaient presque tous des Portugais et des Brésiliens. Alors les missionnaires devinrent plus rares: au Brésil il n'y avait guère plus de vocations; le monastère allait à la déchéance. Mr Van Caloen constata la situation critique; il se rendit au Brésil et amena des religieux belges. Ses efforts furent couronnés de succès et le monastère compte aujourd'hui de nombreux jeunes religieux qui se dévouent au bien de la population. (à suivre)

Ch. Theyskens

Mr Emile Mossier, nommé dernièrement vice-consul à New-York, est parti pour l'Amérique le 21 juillet, avec la Steamer du Red Star Line, le "Zeeland". Nous espérons qu'il est très heureusement arrivé à bon port.

L'Ami Fidèle

Septembre 1921.

15me année - n° 9.

Lourdes.

Sous la bienveillante protection de l'Oiseleur nous avons pu prendre notre essor vers la cité de la Vierge Immaculée.

Le voyage de Lourdes, point de mire de tous nos rêves, est devenu une réalité. Oh! comme nos cœurs battaient un allegretto joyeux quand le matin du 19 août nous nous dirigions vers ce grand Paris où l'Oiseleur nous attendait. Ainsi qu'il le convient aux oiseaux bien dressés, nous nous rangions peureusement près du chanteur d'oiseaux. — Les quelques heures passées dans la capitale de la France nous arrachèrent des petits cris et des pépiements admiratifs ou étonnés.

Puis ce fut le départ pour Lourdes. Loin de nous effrayer, une nuit dans le train nous aurait amusé. Comme ce temps nous paraîtrait court! Regarder les paysages tant qu'on pourrait voir, puis dormir à poings fermés; ce fut là notre programme. La 1re partie fut suivie scrupuleusement, mais la seconde!!.....

Le samedi, 20, à 8h. du matin nous arrivions à destination. Lourdes, la Basilique, la Grotte, les malades, les invocations, les prières, les chants, la foi des pèlerins, les processions, les cérémonies, tout nous impressionnait étrangement, fortement; à tel point qu'un oiseau tomba inanimé sur l'Esplanade du Rosaire, mais les caresses d'une dame française et les bons soins de l'Oiseleur eurent l'art fait de ranimer le pauvre être aux ailes pantelantes.

Il est inutile de narrer et de décrire toutes les beautés de la petite cité pyrénéenne; ceux qui l'ont vue ont senti comme nous toutes les grandeurs, nos impressions ont été les

leurs ; tandis qu'à ceux qui l'ignoraient nous ne saurions communiquer nos propres émotions. D'ailleurs la plume alerte et enthousiaste d'Anne des Gloffes décrivit l'année passée ses impressions avec une grande maîtrise. Cependant nous ne pouvons passer sous silence que durant notre séjour à Lourdes trois guérisons subites y ont été constatées. Nous avons accompagné de la Grotte à l'hôpital, une de ces femmes filles guéries. Quelle foie, quel enthousiasme sur tout le parcours; la jeune fille, ce matin encore tuberculeuse au dernier degré, était assise souriante dans sa voiture. Des centaines de poitrines le magnificat monta vers les voûtes célestes en reconnaissance à la mère de Dieu.

Après avoir vu les environs de Lourdes nous sommes montés au cirque de Gavarnie près de la chute immense où sont déjà les neiges éternelles.

Le jeudi de grand matin, deux oiseaux ont pris la fuite vers Bordeaux. Sentant la liberté et l'indépendance ils secouèrent leurs ailes en signe de contentement et de joie; ils allèrent voir leurs sœurs l'Alouette et la Perdrix.

Dis un petit mot: A Valence près de Bordeaux se trouve le noviciat des Sœurs de la Sainte Famille, Anna et Elisabeth y sont heureuses et contentes. Elles aiment leur vie de prières et d'obéissance; notre visite leur fit plaisir, car les visites sont rares en ce coin éloigné. Nous avons passé là quelques heures agréables en causeries intimes. Elles nous demandèrent des nouvelles de la famille, des connaissances, des amis; elles nous dirent leurs occupations et nous annoncèrent qu'Anna fondera l'habit le 15 de ce mois et qu'Alice reviendra probablement en Belgique au mois de mars et nous montèrent les jardins du couvent et la chapelle. Nous avons pu admirer surtout la finesse des belles statues. La plantation d'arbres et de plantes y est plus luxuriante que par ici; les beaux cailloux y abondent dans les allées et au ruisseau borde le jardin légumier et la prairie où paissent quelques vaches. Puis nous avons été voir Bordeaux. La cathédrale est belle et imposante; le monument des Girondins est superbe, nous avons vu plusieurs autres bâtiments remarquables et côtoyant la Gironde nous sommes rentrés à la gare.

Et les oiseaux vagabonds qui, le matin, furent fiers de leur indépendance, furent heureux le soir de se remettre docilement sous la direction de l'Oiseleur où, au lieu de l'indépendance ils trouvèrent à la fois une force qui les guidait et une tendresse qui les réchauffait.

Le retour se fit sans accroc; les trois soussignés sont heureux et contents du beau voyage dont ils remercient l'Oiseleur.

L'Oiseau cadet, la Bergeronnette et le Loucou.



Voyage au Brésil.
(suite)

Vers midi nous avons visité le couvent de São Francisco. Ce qui nous a principalement frappé ici ce sont les nombreuses peintures murales séculaires qui décorent les corridors. Dans l'église on ne voit que des sculptures et ornementations. Impossible de trouver le moindre coin de mur nu. Nous, Européens du Nord, nous préférons plus de sévérité; les Brésiliens aiment la profusion de couleurs de gustibus non disputandum. — Vers 2 h. nous prenons congé des Pères Franciscains pour faire une petite promenade en ville. Voici quelques particularités constatées en route. A l'extrémité de chaque rue on rencontre un nègre accroupi près d'un fauteuil. Dès que vous en approchez, il frappe trois fois le pavé avec ses brosses à cirer, vous invitant de la sorte à prendre place dans le fauteuil et à laisser cirer vos souliers. Cette opération ne coûte que 100 reis (20 centimes), aussi tout Brésilien la subit volontiers et le brosseur nègre arrive à faire de bonnes affaires. — Chaque rue a son tram électrique, chaque hôtel son phonographe. Sur la grand'place, un nègre photographiait un groupe de ses congénères, un autre jouait du piano au milieu d'une société choisie dans un café restaurant. A 4½ h. nous nous retrouvions sur le rivage pour rejoindre le "Porto de Wacs". Il y avait précisément marché aux poissons. Cette marchandise doit avoir un écoulement facile, car un quart d'heure plus tard on ne voyait plus que des paniers vides.

Sur ce nous disons adieu à la ville de Natal, la 5me du pays pour sa population: 5000 000 d'âmes dont 1 700 000 nègres. En fait de religions le catholicisme y fleurirait s'il y avait des prêtres en nombre voulu. On n'y compte pas moins de 567 églises et chapelles, mais la plupart tombent en ruines faute d'entretien, et dans beaucoup on n'y dit qu'une ou deux fois la messe par an. Dans les environs la situation est encore plus misérable. Le prêtre doit parfois chevaucher pendant deux jours pour aller au bout de sa paroisse. Il dit qu'il en est qui se figurent que le Brésil n'est plus un pays de mission.

21 Décembre. A 7½ h. nous avons franchi le cap Frio. Une chaîne de montagnes boisées se perd à l'horizon. Tout le monde est sur le pont pour admirer les côtes. Tout à coup nous découvrons deux cimes nues, elles indiquent l'entrée du port de Rio, et petit à petit nous apercevons la baie. On dirait la bouche d'un grand fleuve, tellement elle s'avance profondément dans le pays. C'est ce que pensèrent les 1ers explorateurs qui arrivèrent ici en janvier; aussi, croyant qu'ils se trouvaient effectivement à l'entrée d'un fleuve, ils y jetèrent l'ancre. Ils lui eurent trouvé vite un nom: Rio de Janeiro: fleuve de janvier. Ce nom fut donné à la ville qui ne tarda pas à s'élever en ce lieu. Rio de Janeiro donne presque l'impression d'une ville Européenne. Sans les nègres et les bruns qu'on rencontre ça et là au coin d'une rue on se croirait vraiment en Europe. Les bruns se font de plus en plus rares. A Rio on trouve des citoyens de tous les

forge. Quelques-uns occupent des situations hautes et bien rétribuées, mais la plupart ne réussissent pas à s'élever au dessus du médiocre. Nous fûmes suivis pendant cinq minutes par une personne qui semblait porter beaucoup d'intérêt à notre conversation. — « Vous parlez le flamand ? nous demanda-t-elle enfin. — Oui, monsieur, nous arrivons de la Belgique flamande. — Moi aussi, répondit l'homme, voilà vingt ans que je suis ici, mais je n'ai pas encore oublié ma langue maternelle. »

Plusieurs colonies sont établies ici. Les Portugais sont les premiers pour le nombre, les Allemands par leur activité. Il y en a aussi une belge, mais, aux yeux des Brésiliens, de peu d'importance.

Extérieurement on nommait avec raison les rues des villes brésiliennes des foyers d'épidémies; cette situation sanitaire est beaucoup améliorée à Rio de Janeiro. Les anciennes rues sont embellies, les nouvelles sont larges et régulières: la propreté règne partout. Il s'est fondé une société dont le but est de rendre la ville plus saine et plus belle. Dans les rues principales on a de larges trottoirs de 2 mètres en mosaïque. Deux rangées de palmiers séparent la rue proprement dite des trottoirs; la rue même est divisée en deux par une rangée de mâts de fer surmontés de lampes électriques et alternant avec de jolis parterres et des arbustes indigènes. Il y a nombre de constructions de véritable architecture et même beaucoup de monuments gigantesques parmi lesquels on peut citer: le Théâtre municipal, l'hôtel des Postes, la nouvelle Bourse, le palais des gouverneurs brésiliens. Une église domine la ville de son dôme blanc et de ses quatre tours latérales. Nous sommes allés la visiter, l'intérieur est en marbre fin avec çà et là des dorures; les fenêtres des voûtes sont en chêne d'Amérique. Les ornements sont comme accumulés, mais leur exagération témoigne de beaucoup de goût artistique. L'étranger et surtout le prêtre qui viennent à Rio sont favorablement impressionnés par la grande urbanité de la population. Personne ne nous a fait la moindre impolitesse, beaucoup nous saluaient respectueusement. De ce point de vue un bon nombre de capitales européennes pourraient venir s'instruire ici.

Vers 4½ h. le "Prince de Galles" lève l'ancre, salué par les signaux de tous les grands navires du port. Une fois sortis du port nous voguons à pleine vapeur. Le dîner a lieu à 6 h. La conversation roule sur le succès de la traversée et les principaux incidents.

(à suivre) Ch. Theyskens

Les élections communales d'Hougaerde ayant été annulées, les Hougaerdois ont voté pour la 2e fois le 15 de ce mois. Malheureusement les résultats n'ont plus été les mêmes. Il n'y aurait plus que 5 catholiques contre 6 libéraux. J'espère que la chance tournera encore.

La première page du n° de ce mois a été imprimé il y a 15 jours. Le journal n'est pas encore en retard puisqu'il paraît toujours après le 1er du mois.

13me année
n° 11

Novembre 192[illegible]

L'Ami Fidèle.

Edit: L. des Fleppes, chaussée de Term 11. Bouzaerde.

Aux lecteurs de "l'Ami Fidèle"

L'Ami Fidèle, censé mort, a donné le branle. Trois jours après son apparition, très tardive, me sont arrivées des lettres de tous les coins du pays, pour demander des nouvelles de ma mort. J'ai hâte de renseigner tous les intéressés que cette mort n'eut pas lieu et que mes héritiers légitimes ne peuvent pas encore se réjouir en prévision d'un héritage grassouillet.

Vraiment l'Ami Fidèle a bien fait de provoquer une réponse, cela me permet une mise au point. Tout d'abord je ne veux pas m'excuser de mon silence. Certes il y a de ma faute et même faute volontaire. Ceux qui m'en jugent digne peuvent me lapider s'ils ne sont pas eux-mêmes coupables d'oubli et de négligence envers quelqu'un qui reste tout seul, loin de sa famille.

On a l'air de ne pas s'en douter que c'est à ceux qui restent au pays à donner des nouvelles. Celles ci tardèrent toujours à venir.

Parce que éloigné et isolé de sa famille on ne s'intéresse plus à elle. Charles au Brésil fait cette expérience. Jules l'a faite. Qui donc songe à tenir au courant les absents?

Privé de la vie de famille on en apprécie plus la valeur et on a droit à plus d'égards de la part de ceux qui restent au pays.

Je n'ai pas voulu écrire parce que quelques lettres et cartes restèrent sans réponse, ce qui m'a fait croire à la mort de certains lecteurs. A l'intention de ces morts "possibles" j'ai dit plusieurs "de profundis".

J'ai ajouté un "libera" à l'intention d'Anne des Fleppes qui non seulement est morte au monde, mais l'est aussi pour son cousin. Une longue lettre écrite le 15 sept. resta sans réponse. "Requiescat in pace" dans son ermitage de Valence.

Voilà la raison de ma mort apparente ce qu'on appelle léthargie.

× × ×

Seconde mise au point.

Il n'est pas vrai que je roule "doucement et lentement" dans la belle forêt de Compiègne. J'aurais l'air d'un pacha qui a toutes les ressources de jouer le rentier: le temps, le goût, les richesses. Or tout cela me manque.

Au contraire je roule vite, très

vite, et alors je vois au dessous de moi, autour de moi des tourbillons de feuilles jaunes et brunes; j'entends le crépitement des brindilles mortes sous les roues de ma machine; je dilate les narines pour humer l'odeur forte de la forêt humide; je sens sur mon front la caresse de la brume tiède; je passe la revue des chênes et des frênes qui filent à pleine vitesse derrière moi vers des parages inconnus; et plus vite je roule plus j'ai la sensation de l'infini de la forêt car les amas d'arbres gris et de feuillages bronzés, s'étendant à perte de vue, ne sont jamais dépassés.

Malgré cette beauté enivrante je n'oublie pas totalement mes amis fidèles, ni mes soucis qui ne sont pas cause d'un pli un peu amer aux coins des lèvres, ni d'un regard distrait.

M.C.

Un blé qui germa à la Toussaint.

Sur l'immense plateau de Sussigny, à l'Est de Noyon, la ferme de "Malmaison", ancien cloître, se dressait avant la guerre, fière dans sa masse grisâtre avec ses vastes écuries, ses étables, son habitation surmontée de tourelles et d'un donjon.

Jadis elle dominait la contrée très fertile et voisinait avec ses deux sœurs la ferme de "Colette" et la ferme de "St. Claud". Toutes trois, vraies forteresses, furent des vestiges de l'ancienne splendeur et prédominance des moines bénédictins d'avant la révolution.

La guerre y a passé; la terre grasse et fertile fut bouleversée par les tranchées et labourées par les obus. Des trois fermes il ne reste que des ruines des tas de débris de vieilles pierres de gros blocs de pierres grises. Au milieu des décombres des baraquements en bois abritent trois familles éloignées avec leurs enfants, leurs biens, leurs richesses et aussi leurs misères.

La "Malmaison" surtout est encore belle dans sa ruine. Un mur criblé à mille endroits, entoure les dépendances et cours d'une superficie de 5 Hct. Tas de décombres hauts comme les nombreuses meules de blé, ruines grises, habitations et écuries aux toits noirs de carton bitumé, le tout est d'un désordre imposant et farouche.

Les six cents Hct de culture, d'un seul tenant, sont travaillés par une famille flamande, venue là il y a 15 ans avec leurs dix enfants.

Sans le sou, mais riches en courage et endurance, ces flamands étaient venus là, pour chercher l'espace et la nourriture qu'ils ne trouvaient pas dans leur trop petite patrie, la Flandre.

La petite colonie avait trouvé le grand espace désiré sur le sol de l'Oise, abandonné par le français qui n'aimait plus la culture.

Elle vivait là, travailleuse, aimant la terre féconde et l'exploitant avec méthode. Par étapes les durs travailleurs avaient élargi leur culture.

Comme tous le chef de la colonie tenait ses coutumes flamandes; la mère veillait aux traditions religieuses. Le dimanche, tout que la carriole ne pouvait emporter à l'église les plus voisins, se rassemblaient pas de frais en commun. Le repos dominical était sévèrement observé et les jeunes belges de "Maimaison", de "Colette" et de "St Claud" se voyaient pour fraterniser et s'égayer à des jeux à la mode flamande.

Ainsi ces terriens vivaient heureux. Survint la guerre.

Le plateau devint, par suite de sa situation stratégique, la "zone rouge". — Pendant cinq ans les beaux épis de froment ne chantèrent plus, sous le soleil mûrissant, la chanson de la terre féconde; les larges bandes de luzernes n'engraissaient plus les bœufs nivernais blancs comme des nuages; les pressoirs à cidre ne broyaient plus les masses des pommes rouges et jaunes.

Les paysans, fidèles cependant et amoureux de leurs terres avaient dû fuir ces parages, devenus des centres infernaux où ne chantaient plus que la mort, les canons et les mitrailleuses; où les labours recevaient comme fumures du sang, des membres et des corps humains.

Ils avaient emigré vers le Midi, comme font les oiseaux à l'automne, chassant devant eux leurs bestiaux. Les chevaux et les bœufs tirèrent les chariots et tombereaux chargés de ce qu'on avait pue sauver de la ruine.

Suivirent 5 années de tristesse.....

(à continuer)

L. Th.

Voyage au Brésil
(suite)

24 Décembre. J'ai bien dormi la nuit malgré le bruit incessant des trams électriques qui ne cessent de circuler en ville. Nous nous levons à 5 ½ h. En sortant de ma chambre je rencontre le Révérend Frère des Bénédictins qui me demande si je veux dire la messe de 6 ½ h. Je l'accepte volontiers, ainsi j'aurai l'occasion de finir les petites heures de mon bréviaire avant 9 h. et je pourrai encore visiter l'un ou l'autre couvent avec Mr Evers. Après avoir dit la messe je le rencontre à la sacristie. Il s'apprête à célébrer à son tour. Heureux d'avoir trouvé mon pilote, j'assiste à sa messe pour ne pas le perdre de vue, je fais mon action de grâce et achève mon bréviaire. Je dois vous dire que j'ai été un peu distrait malgré moi pendant ce temps-là, mais j'espère que le bon Dieu ne me le prendra pas de mauvaise part. Deux singuliers visiteurs, deux petits chiens qui semblent ici au Brésil être de toutes les cérémonies religieuses, entrèrent dans l'église, se dirigèrent vers l'autel, s'y arrêtèrent quelques instants, puis joignirent leurs maîtresses, près desquelles ils attendirent gravement la fin de la messe. Personne ne songe à les chasser, nul ne s'inquiète de leurs allées et venues. C'est en vain que le piété veut redresser ici ce genre d'abus. Un des Pères se rendant au confessionnal veut toutefois l'essayer. Les chiens poussent des cris aigus et s'enfuient de l'église comme si on avait mis le feu à leur

queue, laissant leur maîtresse à leur petite dévotion.

Vers 8 h. nous nous rendons au réfectoire où l'on nous sert un bon déjeuner à la fourchette. Deux Pères nous tiennent compagnie; ils nous parlent de la grande fête de Noël qui sera célébrée le plus solennellement possible. L'un d'eux, le maître de cérémonies, nous demande si nous voulons aider à rehausser la solennité en voulant assister à la messe pontificale; à 1½ h. de l'après-midi je donnerai à chacun son rôle à remplir, nous dit-il, avec quelques explications si c'est nécessaire. Comme j'avais déjà rempli toutes les fonctions à Overbode dans les messes pontificales je ne craignais pas d'acquiescer à sa demande. Après le déjeûner nous faisons encore une petite promenade en ville.

Dans tout le diocèse de São-Paulo il n'y a que 14 paroisses, dont une dizaine dans la ville même. Les paroisses extérieures, c.à.d. qui se trouvent en dehors de la ville, sont plus grandes qu'une province de la Belgique. Vous comprenez aisément, faute de communication soit par chemin de fer, soit par automobile ou voiture qui sont rares ici, que les familles qui habitent à 10 ou 12 h. de l'église, distance à parcourir, non à pied, mais à cheval, doivent être bien malheureuses de ne voir un prêtre que très rarement. Elles y vivent sans se soucier du Bon Dieu qu'elles ne connaissent pas, sans sacrements dont elles ignorent les bienfaits. Toutes ces paroisses ont cependant de très belles églises, renommées par leur splendeur d'architecture et par leur richesse de peinture. Parmis les cathédrale qui n'est pas encore achevée, l'église la plus imposante est bien celle de Ste Cécile. Cette paroisse ne date que de 1895. Ne comptant que des familles très riches, qui pour la plupart sont catholiques, elle a fait des progrès inouïs en si peu de temps tant au point de vue religieux qu'au point de vue social. Erigée par le cardinal Arcoverde, de pieuse mémoire, et entretenue par le Cardinal actuel Edouard Léopold, qui en a été le premier curé, et ses zélés paroissiens, elle est un chef-d'œuvre quant aux peintures murales. Elles sont l'œuvre des plus grands artistes du Brésil. On se sent vraiment porté à la piété en entrant dans cette église. En dehors de l'église de Ste Cécile nous aurions encore pu visiter le Collège des Jésuites, des Carmélites, des Franciscains, des Salésiens, des Capucins, des Rédemptoristes, des Augustins et des Passionistes. Le temps ne nous le permettait pas. L'occasion se présentera bien encore d'aller à São-Paulo et de visiter l'un ou l'autre de ces Collèges. Comme vous pouvez en juger toutes les communautés religieuses ont leur couvent et Collège à São-Paulo, excepté les Prémontrés. Qui sait que dans une vingtaine d'années nous ne voyions pas s'élever dans cette grande ville une magnifique abbaye de Prémontrés si le bon Dieu nous donne chaque année un bon nombre de postulants. Il en est déjà question dès à présent. Espérons et prions.

(à suivre) Ch. Ch.

13me année
n° 12
Décembre 1921

L'Ami Fidèle.

Edit: L. des Hayes, chaussée de Term 11. Bloemendaele.

Voyage au Brésil
(suite)

Vers midi nous étions de retour à São Bento. À 1½ h. il y avait classe de liturgie. Le maître de cérémonies y distribuait les fonctions à remplir pendant la messe de minuit et en donnait les explications voulues. J'ai dû être ministre "de Mitra" c.à d. que pendant la messe je devais au moment requis élever la mitre de Révérendissime Prélat et la lui mettre. Toutes les rubriques ayant été expliquées et comprises, il y avait répétition pour la "Schola Cantorum" à laquelle nous avons assisté jusqu'à la fin. Je n'ai jamais entendu une exécution si agréable.

25 Décembre. Nous avons assisté à la messe de minuit précédée des Matines et Laudes chantées, l'église était comble et les cérémonies se déroulèrent au milieu d'un profond recueillement, qu'on ne rencontrerait pas en maintes églises de Belgique. — À 9 heures nous allons trouver le Révérendissime Prélat pour le remercier de sa bonne hospitalité, à son tour il nous remercie du service rendu en comble de la joie de ce que les cérémonies se soient si bien passées il nous procure une automobile jusqu'à la station. Vers 9 h. nous y arrivons dans la station de la "Linha Sorocabana". La contrée que nous traversons est couverte de maisons simples mais soignées. Cette ligne construite depuis quelques années par une société belge sert principalement au transport des produits indigènes.

À notre arrivée à Barreiro, nous sommes contents de pouvoir descendre du train pour nous rafraîchir un peu. La chaleur intense nous avait desséché le gosier. Le frère Alois, mon compagnon de voyage jusqu'à Piracaba me propose d'entrer chez notre loueur de trolleys près de la station. Nous prenons vite une tasse de café et nous demandons s'il n'y avait pas une trolley à notre disposition. "Je le regrette, nous répondit le patron, mais pas une seule n'est à la maison; ne voudriez vous pas une automobile? J'irai m'en informer." Nous nous regardions, le frère Alois et moi, comme pour nous demander si notre porte-monnaie pourrait le souffrir. Il fallait en tout cas se décider, soit à faire 6 heures à pied par une chaleur suffocante dans une contrée montagneuse, soit à se payer le luxe

d'une automobile. Le frère Blois me laisse trancher la question. « Ça ne va coûter cher, mon ami, lui dis-je, un si long trajet en automobile ; si nous n'avions pas tant de valises à porter, nous ferions la course ; il me semble que c'est une raison suffisante et que c'est en même temps le plus sûr de ne rien perdre, eh bien oui, risquons 40 à 50 fr. ; à deux cela ne fait que 20 à 25 fr. par personne ; nous arriverons ainsi plus tôt à Tiraporã et nous nous épargnerons bien des fatigues. » Sur ce temps notre patron rentre disant que le chauffeur demande 50 milreis. Puisque nous sommes au Brésil et que l'argent belge n'a plus cours, il nous faudra payer en monnaie portugaise, c'est-à-dire un 25 milreis. Bah! ce n'est pas trop pour se laisser bercer doucement durant 4 h. assis sur des coussins très doux. Heureusement qu'à Lisbonne nous avons changé une bonne partie de notre argent belge. Nous payons chacun les 25 milreis au chauffeur ; l'automobile commence à ronfler et file à toute vitesse laissant un nuage de poussière derrière lui. La route tourne toutes les deux minutes et monte ou descend sans cesse. Sur une grande partie elle est bordée à droite par les montagnes et à gauche par un abîme effrayant qui forme le lit du fleuve « Tiété » ; en outre elle est étroite, et à certains moments, les roues de l'automobile frôlent le bord du précipice. Aussi nous sommes remplis de frayeur chaque fois que nous effectuons une descente. Nous avons aussi par trois fois traversé un ruisseau où les roues de l'automobile plongeaient jusqu'aux essieux. Au bout d'une heure nous sommes devant l'église de Parnahyba. Monsieur le curé de la paroisse nous convie à la traverser, nous prenons un petit rafraîchissement. Bien peu réconfortés nous visitons l'église, la plus belle des environs. De la tour nous jouissons d'une splendide vue sur la cataracte du Tiété et les grandes installations électriques d'une société nord-américaine, qui fournit le courant aux trams électriques de São Paulo. Satisfaits de notre visite à Parnahyba nous poursuivons notre voyage. Sur la grand'place du village qui forme une haute montagne, frère Blois et moi nous avons eu un incident dont les suites auraient pu être graves. Le chauffeur par je ne sais quelle inadvertance, avait voulu serrer les freins et les avait desserrés le plus possible ; l'automobile descend la montagne en grande vitesse dans la direction d'une colonne en fer. Impossible de sauter en bas de l'automobile. Le chauffeur se rattrape et renforce les freins. Nous les spectateurs étaient glacés d'épouvante. Les roues de l'automobile frôlèrent légèrement la colonne et nous arrivâmes dans une rue profonde. Quel vilain quart d'heure nous avons passé!

Avant d'arriver à Tiraporã nous rencontrons encore quelques charriots attelés d'une dizaine de bœufs qui s'arrêtent dès qu'ils ne sentent plus la cravache. A midi et demie nous atteignons une hauteur au pied de laquelle se trouve un joli village ; au centre une église avec deux tours à la façade ; sur une hauteur nous voyons un long bâtiment blanc à deux

étape, c'est Tirapora avec son église paroissiale et son séminaire. L'auto monte la dune de l'église à la ferme, entre à la cour des [illegible] qui ont passé leurs vacances au séminaire parce que le voyage qu'ils devaient faire pour aller à la maison est trop long. Aussitôt les feux cessent; le surveillant, un de nos confrères, et les élèves se regardent ne sachant ce qui se passe. L'automobile s'arrête, j'en descend le premier, puis le frère Louis. C'était une joie unanime: les hourras montaient des jeunes cœurs. A leurs cris Monsieur le Prieur et les autres confrères, qui se promenaient au corridor, arrivent et nous embrassent à la brésilienne, nous serrant de bras droit et nous tapant doucement sur le dos. N'ayant pas encore dîné, nous nous rendons au réfectoire. Pendant ce temps les fanfares se rangent en ordre et attendent notre arrivée pour jouer leur plus beau morceau de répertoire. Quelle joie on éprouve au cœur en arrivant en un lointain pays inconnu au milieu de chers confrères. A 2½h je me rends à ma chambre pour débarbouiller un peu et pour mettre une soutane blanche. A 3h. on frappe à la porte de ma chambre pour m'inviter à la salle des jeux où une bonne bouteille de vin m'attend. On me demande des nouvelles de notre voyage et de l'abbaye. Monsieur le Prieur surtout se sent heureux de mon arrivée. Le soir il y a une petite comédie en mon honneur dans un plus grand cercle des élèves. Au milieu de la classe se trouvait un grand arbre de Noël plein de jouets et de friandises. La tombola commence et le premier nom qui sort de l'urne est le mien; des hourras et des vivats retentissent par toute la classe, des pétards éclatent à l'extérieur et les fanfares jouent un petit morceau. Je ne m'attendais pas à tant d'honneurs. J'ai été embarrassé du choix entre tant de jouets et d'autres paquets suspendus à l'arbre; j'en désigne un qui semblait me sourire le plus, on me le coupe: c'était un grand paquet de nougat. La tombola a duré jusque 9½h. du soir. C'était un jour agréable pour les élèves comme pour nous. Chacun se rendait ce soir-là content et satisfait au lit.

Ainsi finit le long récit de mon voyage, qui heureusement s'est bien passé, sans accidents graves, j'en ai rendu grâce à Dieu. Et comme mon voyage s'est bien passé j'espère également que mon séjour ici à Tirapora soit fécond en bonnes œuvres. Puissé-je travailler de longues années ici comme véritable missionnaire pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Ferd.-Ch. Theys sens.

Fin. . . . . .

Quand ce n° parviendra à notre éminent brésilien, l'anniversaire de son arrivée à Tirapora sera passé. Espérons qu'il est habitué et content en son nouveau pays.

Ordination sacerdotale.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que notre cousin M. Jules Thepshens S. J. sera ordonné prêtre, à Bruges le samedi 17 décembre prochain.

A l'approche de ce grand jour il compte plus que jamais sur les prières de tous ceux qui s'intéressent à lui.

. . . . . .

Nos ferventes prières lui seront assurées afin que Dieu lui accorde des grâces nombreuses et l'aide à accomplir saintement sa noble mission.

D'un nouveau collaborateur :

Les abeilles.

Pour la 1ère fois que je vous parle je vais vous entretenir d'un sujet tout autre que d'ordinaire mais j'espère que les lecteurs en seront pourtant satisfaits. Je vais essayer de vous dépeindre la vie éphémère mais cependant bien remplie et intéressante d'un petit insecte que vous connaissez tous : l'abeille.

Quand vous voyez voltiger l'abeille, cela vous laisse indifférent, vous vous garderez seulement de la toucher. Eh bien suivez-la des yeux et dites vous alors : voilà l'abeille dont j'ai fait la connaissance.

L'abeille est très petite, cependant elle a beaucoup de qualités et de facultés que nous ne possédons pas. Elle est petite et chétive, mais essayez un peu de faire la guerre à une colonie de cet espèce, vous m'en direz quelle nouvelle ! Tous quel orfèvre ou sculpteur peut construire comme elle, si finement ces milliers de cellules, toutes d'une même forme hexagonale, d'une même grandeur. Enfin qui de nous est si soigneux, si prévoyant si rude travailleur que l'abeille ! Et ce qui vous maintenant comme 30 à 40.000 de ces petites bêtes peuvent « construire de telles demeures, peuvent s'assembler une telle quantité de nourriture et matériel à la construction de leur demeure. Mais l'union règne dans la ruche et c'est là ce qui donne la puissance et la prospérité.

Racontons en quelques traits la naissance de l'abeille et sa vie commune à la ruche.

Il y a trois sortes d'abeilles : 1°) La reine ou femelle qui pond les œufs, elle se distingue par la grandeur et la longueur du corps, 2°) les mâles qui fécondent les œufs, ils sont plus gros que les abeilles communes et ne travaillent pas ; enfin 3°) les abeilles ouvrières ou communes qui font le travail à l'extérieur comme à l'intérieur. Celles-ci sont plus petites que les précédentes. Avant de devenir abeille, l'insecte passe à 3 états différents : Œuf, larve et nymphe. Après avoir vécu quelques jours en l'abeille vivra chacun de ces états, il s'enveloppe dans laquelle elle est enfermée et bientôt elle se joindra à ses compagnes pour travailler avec elles.

Passons maintenant à leur besogne (à suivre) Jovens.

La suite de l'article d'A. Bh. paraîtra probablement le mois prochain.